

# *LES AMIS DE GEORGE SAND*

Association déclarée (J.O. 16 - 17 Juin 1975)  
Placée sous le patronage de la Société des Gens de Lettres

Siège social : Musée de la Vie Romantique, 16, rue Chaptal - 75009 Paris  
**Courrier** : 12, rue George Sand, B.P. 83 - 91123 PALAISEAU Cedex

Répondeur & Fax : 01 60 14 89 91

e-mail : [amisdegeorgesand@wanadoo.fr](mailto:amisdegeorgesand@wanadoo.fr)

Internet : <http://www.amisdegeorgesand.info>



Afin de mieux faire connaître la vie et l'oeuvre de George Sand, l'association Les Amis de George Sand a mis en ligne le présent numéro de la revue PRESENCE DE GEORGE SAND publiée par l'Association pour l'étude et la diffusion de l'oeuvre de George Sand. La présentation est sous la forme d'un fichier PDF permettant la recherche de texte.

Copyright © 1980 Présence de George Sand

Présence de George Sand

N° 9  
Revenir aux Charmettes

Octobre 1980

Revue de l'Association  
pour l'étude et la diffusion  
de l'œuvre de George Sand

Publiée avec le concours du  
Centre National des Lettres

*Président de l'Association*  
Jean-Hervé Donnard

*Siège* : Bibliothèque Pablo Neruda  
15-17, place Beaumarchais  
38130 Echirolles

*Directeur de publication*  
Jean Courrier

Ce numéro :  
« Revenir aux Charmettes »  
a été conçu et réalisé par  
Jean Courrier et Michel Gilot  
Maquette et clichés originaux  
d'Honoré Parise

ISSN : 0223 - 971 X

Dépôt légal octobre 1980  
Composition Compo g/Echirolles  
Imprimerie du Néron/22.52.72

## sommaire

- 2 Editorial : Requiem pour un philosophe persécuté  
*par Jean-Hervé Donnard*
- 4 Revenir aux Charmettes  
*par Michel Gilot*  
Un album de dessins de George Sand  
*par Thierry Bodin*
- 7 Les Charmettes  
*par George Sand*
- 36 Jacques, Mlle La Quintinie  
et le point de vue de Wolmar  
*par Michel Delon*
- 40 Georges Lubin répond
- 42 Manifestations autour du *Compagnon  
du Tour de France*  
— à Brié-et-Angonnes - 38  
— à Romanèche-Thorins - 71
- 44 Lu...  
*Hommage à G. Sand. Amis de Tourguéniev (R. Bourgeois)*  
*Daniel ou le visage d'une comtesse romantique*  
*de Dominique Desanti (Mireille Parise)*  
*Eve Ruggiéri raconte.. George Sand (Jean Courrier)*
- 46 Vu...  
*Le Voyage de Selim (Mireille Parise)*  
Entendu...  
*Les Rencontres musicales de Nohant (Thierry Penot)*
- 48 Bibliographie  
*(Mireille Parise)*
- 49 Informations  
*(Jean Courrier)*
- 51 Courrier des lecteurs
- 53 Vie de l'Association
- 54 Sommaire des numéros précédents
- 56 Bulletin de commande

# Requiem pour un philosophe

31 mai 1861. George Sand frappe à la porte des Charmettes. Une pauvre femme vient lui ouvrir, et lui présente « *une espèce de livre de cuisine où chacun se croit permis de déposer des outrages ou des gaudrioles* ». C'est donc là ce qu'en d'autres lieux on appelle un livre d'or ? Les pages sont pleines d'« *injures grossières* », de « *blâmes stupides* », de « *railleries obscènes* », de « *malédiction de tartufe* » ou de « *réprimandes de cuistre* ». Quel choc ! Certes, on trouve çà et là des « *hommages rendus par des ouvriers démocrates et socialistes* », mais « *qui s'expriment mal* », car ils répètent les phrases stéréotypées d'un catéchisme politique mal assimilé. Piètres défenseurs, en face d'une armée d'ennemis fielleux !

George Sand est indignée par tant de haines mêlées à tant de sottises. Jean-Jacques est mort depuis près d'un siècle et on se refuse à lui rendre justice. Les persécutions, qui ont fait de son existence un enfer, le poursuivent par-delà le tombeau. Même des esprits distingués et honnêtes se révèlent incapables d'objectivité. Ainsi M. \*\*\* (personnage non identifié) qui accompagne la romancière au cours de sa visite, et qu'elle nous présente comme un « *homme de bien* », ne respecte en Rousseau que ses malheurs ; il est vrai que M. \*\*\* est « *gourmé* » dans ses principes catholiques et laisse parler ses préventions contre les « *philosophes* » en général, qu'il considère comme des « *suppôts de Satan* ».

Deux jours après, George Sand revient aux Charmettes, avec « *un ami plus bienveillant* » (Manceau, sans doute), ce qui lui permet de porter sur Jean-Jacques un jugement remarquable de sérénité. Elle ne se dissimule ni les défauts, ni les fautes de son maître. Oui, il a abandonné ses enfants ; mais George Sand rejette en grande partie la responsabilité de cet acte odieux sur Thérèse Levasseur, cette gourgandine, qui ne mérite pas à son avis le bénéfice de circonstances atténuantes ; en revanche, la belle Madame de Warens a droit à toutes les indulgences, pour la raison qu'elle fit à son protégé « *de si belles années* ».

Avec une parfaite netteté, George Sand met à jour les faiblesses de Rousseau : « *le sophisme était parfois [chez lui] la conscience même. Il se prouvait des vérités très contestables, et il se mettait à les pratiquer avec une sincérité complète* ». C'était un exalté, qui choisissait toujours les partis extrêmes. N'a-t-il pas été, en définitive, l'artisan de son malheur ? Une formule saisissante met en lumière les zones les plus troubles de sa psychologie : « *Je crois qu'il s'est suicidé toute sa vie pour céder au besoin que son cœur éprouvait de réparer les erreurs de son imagination ou les emportements de son caractère* ».

Et pourtant, George Sand aime le grand homme avec ses « *taches* » et ses « *ombres* ». En dépit de tout, elle lui reste fidèle ; elle va même jusqu'à écrire : « *fidèle comme au père qui m'a engendrée ; car, s'il ne m'a pas légué son génie, il m'a transmis, comme à tous les artistes de mon temps, l'amour de la nature, l'enthousiasme du vrai, le mépris de la vie factice et le dégoût des vanités du monde.* »

# persécuté

par Jean-Hervé DONNARD

Texte à la fois passionné et lucide, où George Sand précise sa dette à l'égard d'un maître, souvent déconcertant mais toujours génial. Texte important, publié du vivant de l'auteur mais oublié depuis, sauf d'un petit nombre de spécialistes. Conformément à un des principes majeurs de notre Association, nous avons voulu rendre accessibles à un large public sandien ces pages trop peu connues; elles sont éclairées par les notes érudites et les commentaires pénétrants de Michel Gilot. Nos lecteurs se rappellent que cet éminent dix-huitiémiste a conçu et coordonné le numéro 8 de *Présence de George Sand*, entièrement consacré aux rapports de la romancière et du philosophe. Le numéro 9 est la suite logique et l'aboutissement de cette étude comparée, que Michel Gilot a conduite de façon magistrale.

L'ensemble est présenté dans une conception graphique d'Honoré Parise, dont nos adhérents et les lecteurs de *La Ville noire* ont déjà eu l'occasion d'apprécier le talent, la sûreté du goût et l'originalité. Il comporte :

— six dessins et lithographies inédits, tirés de l'Album de Maurice Sand, et appartenant à la collection du colonel Sickles. L'Album et les dessins sont présentés par Thierry Bodin, qui gère ce « trésor », et que je remercie de sa généreuse et brillante contribution;

— des clichés réalisés cet été aux Charmettes par Honoré Parise, du paysage, de la maison (ils dialoguent ainsi avec les dessins), du livre d'or avec la trace des deux passages de George Sand. Ces documents sont publiés pour la première fois, grâce à l'autorisation de M. Aubert, Conservateur des Monuments historiques de Savoie, à qui j'exprime ma gratitude.

Ma reconnaissance s'adresse également à M. Francis Ampe, Maire de Chambéry, qui a bien voulu manifester son intérêt actif à l'occasion de la publication de ce numéro « *Revenir aux Charmettes* ».

« *Les temps ne sont pas accomplis, Rousseau n'est pas jugé* », écrivait George Sand en 1861. En 1980, les temps sont accomplis : nous voyons Jean-Jacques avec les yeux d'Aurore.

Aujourd'hui 30 Mai 1861 nous avons visité  
 le document que le talent de J.J. Rousseau a illustré  
 mais qui n'a honoré son singulière talent.

M. & M. E. J. Ory  
 d'Artois

## Revenir aux Charmettes

par Michel GILOT



« *A propos des Charmettes* » est un texte étonnant. Quel besoin, dirait-on aujourd'hui, de parler si longuement des enfants que Rousseau n'aurait jamais eus ? de transformer en images d'Epinal Louise de Warens (la femme qui lui a permis d'être lui-même) et Thérèse Levasseur (la « vilaine femme » qui l'a toujours trahi) ? d'excuser l'écrivain d'avoir écrit ses *Confessions* ? La passion multiplie les arguments, mais il est bien clair que seule compte vraiment la passion : il ne faut pas que Rousseau ait abandonné ses enfants ; il ne faut surtout pas qu'il ait eu des enfants de Thérèse ; il faut arrêter sa vie pour toujours, empêcher la trahison d'y entrer, rester sur l'image de l'éternel adolescent des Charmettes... Etrange *maternité*, où c'est George Sand qui se livre en remuant le « *pauvre petit tas de secrets* » de Jean-Jacques !

### Un album de dessins de George Sand

Dans l'importante collection sandienne du colonel Daniel Sickles — dont les plus beaux fleurons avaient figuré à l'exposition Sand de la Bibliothèque nationale —, une des pièces les plus attachantes est assurément l'album de dessins de George Sand. Cet album oblong, dans son modeste cartonnage de toile bise, a vraisemblablement été constitué par Maurice Sand, comme en témoigne cette étiquette de sa main sur le premier plat : « *Dessins de George Sand / 1823 à 1874* ». Il contient 66 dessins d'époques diverses, dont certains datent même de l'enfance d'Aurore au Couvent des Dames anglaises.

L'album renferme d'abord des dessins aquarelles ou lavés de la jeune Aurore Dudevant : *La Lague* (10 juillet 1824), la colonel Dudevant en 1825 ; vues de Crozant, d'Aubusson (1827), du

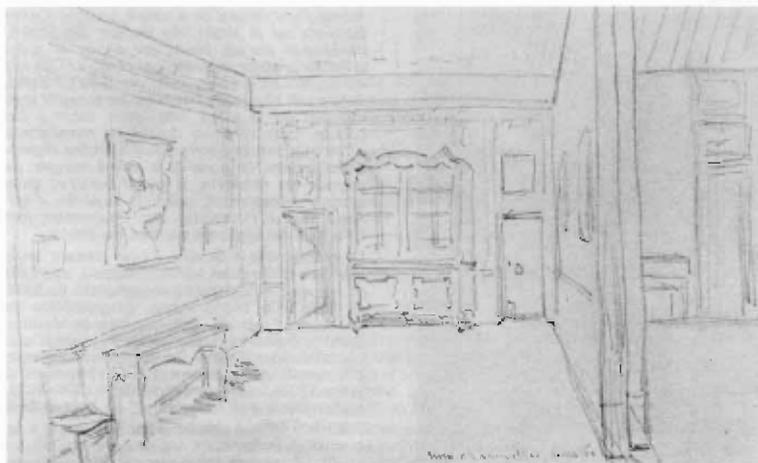


Mont-Dore ; deux portraits de la petite Solange (1<sup>er</sup> novembre 1829 et janvier 1830) ; un paysage (2 mars 1830), le chien Bravo (1830) ; la porte gothique de la maison de bois à La Châtre (26 juin 1831). Viennent les portraits de deux amis fidèles : Charles Duvernoy (1832) avec cette légende : « *Je m'ennuie de la vie parce qu'Alphonse [Fleury] crie trop et que Flanet mange trop* » ; François Rollinat (1833) avec cette phrase : « *Laisse-moi tranquille, je te dis que je suis occupé à porter en moi le germe des passions les plus profondes* ». Après deux dessins de Venise (la lagune et une croix fleurie), nous trouvons à nouveau des témoignages plus précoces : deux vieilles maisons campagnardes (une datée 27 juin 1829), « *Lafargue. Vendanges 1826* », chapelle (mai 1826) ; trois aquarelles très vives de couleurs (oiseaux morts, bouquet avec grenouille, insecte) ; un lapin avec un chou, au crayon, intitulé *Le petit gastronome*, avec la mention « *English convent* ». Une série de très fins portraits (à l'encre bleue) de Jeanne Clesinger, la petite Nini, datés de février 1855, a peut-être été faite par Manceau, et se clôt par la tombe de Nini au cimetière de Nohant. Après un paysage très vigoureux à la plume (annoté par Sand : « *a passé pour un Delacroix à la*

« Permettez-nous d'avoir aussi nos saints, nos martyrs... » Quinze ans plus tard, en 1878 — le 30 mai, le 14 juillet qui justement devait devenir fête nationale bientôt après, en 1880 —, le centenaire de la mort de Voltaire et de Rousseau suscitera des manifestations grandioses : banquets, illuminations, célébrations quasi religieuses et messes expiatoires, — tout un affrontement *politique* dont on oserait presque dire que sa violence n'a guère d'équivalents aujourd'hui. George Sand apporte sa contribution à une certaine image christique : « *Rousseau s'est sacrifié* », « *Je crois qu'il s'est suicidé toute sa vie* », « *Il embrasse Thérèse et meurt sans se rétracter* ». Tel est son accent personnel : décidément il lui faut aimer Jean-Jacques comme faible et bafoué.

Mais elle va plus loin dans cette interprétation fantasmagique. Lorsqu'il s'agit de Thérèse Levasseur, ne reprend-elle pas le point de vue, les phrases mêmes de gens comme le comte de Barruel qui nous semblent les pires ennemis de tout ce que Rousseau représente pour nous ? Ne paraît-elle pas se ranger parmi ceux qui n'ont jamais pu supporter son long attachement à une fille du peuple ? Sa Thérèse n'est-elle pas la leur (Musset - Pathay : cet « être borné, abject par ses basses inclinations »; Léo Claretie : « cette fille ignare, cupide et basse »; Martin Decaen : « Mais quoi ! Thérèse était une femme du peuple et des plus vulgaires ») ? S'agissant des *Confessions* ne semble-t-elle pas près d'avouer que c'était un acte impardonnable de les écrire ? Ne laisse-t-elle pas la parole aux insulteurs du « *Citoyen* » en leur permettant des effets d'amalgame assez ignobles ? Il serait naïf de lui opposer le texte de Rousseau ou de brandir contre elle des faits établis depuis par l'histoire littéraire ; mais nous devons prendre acte de ce trouble, de cette violence : d'une certaine façon, il lui fallait encore, en 1863, consommer le meurtre d'un père ; il lui fallait surtout, et son génie est ici bien proche de celui de Jean-Jacques, aller *jusqu'au bout* en laissant éclater ses propres contradictions.

Cruel itinéraire ! Il lui faut donner tête baissée dans tous les pièges, céder à toutes les tentations d'un certain masochisme, se livrer à son tour à de déchirantes *confessions*. Mais ce que nous n'avons pas le droit de faire, c'est de croire, ou d'affecter de croire, qu'il s'agit d'une affaire purement personnelle entre George Sand et Rousseau, entre George Sand et elle-même. Vingt-deux ans après un premier grand article sur Rousseau, quinze ans après 48, c'est l'ère triomphante de l'Empire autoritaire. « *La grande cabale n'est pas morte* » ; voilà Rousseau « à peu près inconnu aux masses et vilipendé par la plupart de ceux qui l'ont lu ». Sur le livre d'or des Charmettes qui continue de se couvrir d'injures, ou de déclarations prudhommesques, que pèsent même les quelques « hommages rendus par des ouvriers démocrates et socialistes » ? Aux temps bénis de l'essor capitaliste, « ah ! la



vente », quelques paysages de rochers et montagnes (datés pour certains de 1874) sont d'une technique intermédiaire entre la dendrite et l'aquarelle.

Nous nous arrêterons sur les pages évoquant la visite aux Charmettes en juin 1861. D'abord, un dessin de l'intérieur, au crayon « *Aux Charmettes, juin 61* » ; une lithographie en couleurs, collée, avec notes en marge au crayon : « Voir dans la Bibliothèque (annuaire philosophie) (Rousseau) les résidences de J.J., par A. de Bongins », et plus bas « *Les Charmettes, juin 61* » ; une photographie de l'époque, collée, avec l'annotation « *Les Charmettes, juin 61* » ; un crayon, dessin de fleurs et oiseaux (peut-être les dessus de portes) daté « *juin 61* », collé, et entouré de ce texte au crayon de la main de Marceau : « *Salon. Plafond à solives peint en gris, 2 fenêtres, 3 poutres. Fresque assez fraîche, décoration architecturale dans le même genre que celle de la salle à manger. Fond rankin encadrements roses - balustres gris à milieu jaune - cheminée en pierre peinte en marbre noir - en face, une glace à cadre Louis XIII. Lambris peint gris rose. La fresque n'est pas d'un mauvais style. L'épinette entre deux portes Louis XV - 2 autres portes de même*

*pauvreté n'est pas vertu pour tout le monde !* » Tout ici nous renvoie à une époque dont ne cesse d'apparaître le caractère sinistre. Où sont les espoirs de 1830 ? de 1848 ? Voici venus, installés — pour combien d'années encore ? — « les temps de réaction et d'hypocrisie ». Notre époque : l'époque à laquelle « nous appartenons », dit George Sand. Entendons : où nous sommes tous empêtrés. « *Eh bien, je vous réponds qu'au nombre des leçons qui ont aidé des hommes de bien à surnager sur l'abîme du mal depuis cinquante ans, le récit de Jean Jacques est une des plus saisissantes.* »

Vingt ans après... Revenir à Rousseau, fût-ce dans le plus grand dénuement, c'est revenir à l'essentiel. « *Jean-Jacques se survit dans sa pauvreté.* » C'est « le pauvre petit bohémien » qui a su parler, enfin, *pour tous*, tous ceux qui n'avaient jamais pu s'exprimer, proclamer leur dignité, commencer à faire de la littérature « l'expression de la vie intellectuelle des masses » : ce Rousseau qui a su dresser d'une main si forte « l'humble figure » de Claude Anet et dont toute la vie — sévèrement, mais cette fois lucidement interprétée — apparaît à George Sand comme « irritabilité soupçonneuse sans trêve » et « mansuétude inépuisable » ; l'assoiffé de justice, celui qui, contre « les sottises distinctions sociales » (Sand) a osé faire valoir les « droits roturiers de la nature » (3<sup>e</sup> Dialogue), tout en cherchant à être toujours « vrai, bon, consolant, utile » (3<sup>e</sup> Dialogue) ; l'homme qui n'a cessé de rappeler que le bonheur devrait pouvoir appartenir à tous les hommes : non pas « des tabernacles, des machines énormes de bonheur ou de plaisir » (2<sup>e</sup> Dialogue), mais des choses, des sentiments « dont tout homme a le choix ». Figure commune du peuple et du génie.

« *Il m'a fait tant de bien, il m'a ouvert tant d'horizons* »... Cette première visite aux Charmettes est aussi un retour. Il faut lire jusqu'au bout, puis revenir aux toutes premières pages, celles où, avant de se déchirer, se manifeste la grande George Sand. Jamais peut-être elle n'a été plus rousseauiste que dans ces phrases qui n'appartiennent qu'à elle, où elle fait siennes les Charmettes en exaltant les jeux des sensations et de la mémoire, cette « mémoire locale », profonde, dont il était question dans les *Confessions* : « je ne sais quelle odeur humide », un papillon, « une petite pierre », « certaines mousses », qui peuvent nous rendre le passé et nous ouvrir tout grand l'avenir ; « la beauté des choses », « notre propriété à tous ». C'est dans de toutes petites plantes — des « brins d'herbe », des plantes « annuelles » ! — que George Sand retrouve le mieux les Charmettes. Revenir aux Charmettes, c'est ne rien écrire « sur le livre », surtout ne rien dire de Rousseau, cueillir une pervenche, préserver un certain silence, écouter en soi une voix, des sources, de toujours □



forme, l'une venant de la salle à manger, l'autre donnant sur le jardin. Au dessus des portes, ornements chinois peints sur papier et toiles tendus - je les crois réellement chinois. Très vifs de couleur) ; un plan tracé par George Sand, daté « juin 67 », avec ces notes au crayon : « au dessous de la glace une vieille table à jeu plantée, tapis vert - le dessus en marqueterie offrant un damier - perron de 4 marches disjointes et brisées. La porte de la salle à manger. Le carreau est moderne, le grand bahut » ; deux croquis représentant, selon la légende, « l'épingle de J.J. Rousseau - aux Charmettes, juin 67 », l'un détaillant les touches du clavier.

La grand-mère a dessiné « *l'oto partant seule avec son chien pour voir la cascade* », et « *Luigi et Titine* » (1872) ; quatre croquis faits en Italie en 1855 (villa Mondragone, amphithéâtre de Tusculum, Frascati. Après un lavis de Maurice Sand : « Dessin fait pour orner un coussin que voulait broder George Sand », selon une note c'Aurore Sand), viennent enfin un paysage (19 juillet 1830), un portrait d'enfant (X<sup>ème</sup> 1829, « after Deveria »), une coupe, et encore trois croquis d'Italie □

# Les Charmettes

Le texte *A propos des Charmettes* parut dans la *Revue des Deux Mondes* le 15 novembre 1863. Il fut repris en volume à la suite de *Laura, souvenirs et impressions* en 1865. George Sand avait visité les Charmettes à deux reprises, les 31 mai et 2 juin 1861, en compagnie de Manceau, sur la route buissonnière qu'elle empruntait pour revenir de Tamaris à Nohant. Elle note, elle-même ou par l'intermédiaire de Manceau, les détails de ses journées, et son *Agenda* se remplit ainsi de notes pittoresques, souvent plus fraîches et plus fortes que le texte littéraire qui suivra □. De son côté, en 1863, Arsène Houssaye publia dans la *Presse* un article relatant sa propre visite aux Charmettes, article bientôt suivi d'un copieux ouvrage, auquel George Sand se réfère dans *A propos des Charmettes*. Grâce à l'irremplaçable et obligeante collaboration de Georges Lubin, il nous est possible de publier une lettre inédite, adressée le 3 novembre 1863 à Arsène Houssaye par George Sand. Voici cette lettre □ :

*Cher Monsieur, je vous réponds le 15 9<sup>bre</sup> prochain dans la Revue des Deux Mondes, car moi aussi j'écrivais mes Charmettes pendant que les vôtres paraissaient. Vous verrez que, bien loin de vous critiquer, je suis d'accord avec vous et de tout mon cœur. Je me permets seulement de vous adresser une question, parce que je souhaite que vous y répondiez; mais je vous autorise bien à être amoureux de Mme de Warens et à détester Thérèse. Que n'approuverait-on pas, d'ailleurs, d'un talent aussi délicat et aussi aimable que le vôtre ?*

Tout à vous

G. SAND

3 9<sup>bre</sup> 63.

Le texte *Les Charmettes* que l'on va lire est conforme, au titre près (« *A propos des Charmettes, excursion* ») à celui paru dans la *Revue des Deux Mondes*.



Un excellent ami que j'ai perdu m'avait fait autrefois en quelques lignes la description des Charmettes. Ces lignes, et ma réponse à ce fragment de sa lettre, ont été publiées il y a déjà longtemps □. Je n'ai pas la fatuité de croire que l'on s'en

□ Pierre Reboul a publié les feuillets concernant le séjour chambérien dans la *Revue de Savoie*, 1968, 2<sup>e</sup> trimestre.

□ Cette lettre inédite, dont l'autographe truffait un exemplaire de *Mauprat*, nous a été communiquée par Mme Marie Cordroc'h. Elle répond à une lettre d'Arsène Houssaye, non datée, conservée à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris (Fonds Sand, G 4195) : Houssaye lui envoyait le premier exemplaire de son livre *Les Charmettes, J.-J. Rousseau et Mme de Warens* (Paris, Didier, 1863, in-8°), annoncé à la Bibliographie de la France le 5 septembre sous n° 81121.

La « question » non explicitée dans la lettre de George Sand ne l'est pas davantage dans l'article. Il ne peut s'agir des portraits apocryphes de Mme de Warens, puisque la réponse se trouvait déjà dans le livre d'Arsène Houssaye, au chapitre IV. (Note de Georges Lubin.)

□ Allusion aux « *Quelques réflexions sur Jean-Jacques Rousseau* », publiées dans la *Revue des Deux Mondes* du 1<sup>er</sup> juin 1841. Il s'agissait d'une préface aux *Confessions*, qui devait paraître, remaniée, dans les différentes éditions de cette œuvre chez Gervais Charpentier. D'après une lettre de George Sand datée du 7 mai 1841, le libraire lui avait réclamé ce texte, par l'intermédiaire de Pierre Leroux, « environ deux mois plus tôt » et il était alors « à moitié » rédigé. Elle devait l'achever très rapidement, après avoir reçu, le 22 mai, la lettre de son ami Jules Néraud, « le *Meigache* », dont un fragment lui a finalement servi, comme l'a remarqué Georges Lubin, de « *coup d'archet initial* ».



souvienn<sup>e</sup>□, aussi résumerai-je en peu de mots les réflexions du *Malgache* et les miennes.

— Que de douces et tristes pensées, me disait mon ami en revenant des Charmettes, évoque la vue de ces chaumières ! Leur histoire est celle de nos plus beaux jours.

— Oui, sans doute, lui répondais-je, Rousseau nous a fait vivre de sa vie à l'âge où nous étions poètes et où nous ne raisonnions pas. Nous lui passions tout, nous l'aimions en dépit de tout. L'aimons-nous encore ?

Après avoir posé cette question à mon ami, je me hâtai de répondre : « Oui ! Quant à moi, je lui reste fidèle » ; et j'aurais pu ajouter, fidèle comme au père qui m'a engendré ; car, s'il ne m'a pas légué son génie, il m'a transmis, comme à tous les artistes de mon temps, l'amour de la nature, l'enthousiasme du vrai, le mépris de la vie factice et le dégoût des vanités du monde. N'est-ce pas là le seul bonheur que l'homme puisse réaliser par le seul fait de sa volonté, et n'est-ce pas là le bienfait inappréciable que nous devons à Rousseau ? Que d'autres, après lui, soient venus chanter magnifiquement les charmes de la campagne, les beautés de la création et les délices de la rêverie, il n'en est pas moins vrai que le premier, après des siècles d'oubli et d'ingratitude, il ramena l'homme au sentiment du vrai et au culte de la simplicité. La littérature, qui est l'expression de la vie intellectuelle des masses,

□ En fait, George Sand s'était réservé le droit de « réimprimer » son article à sa convenance (lettre à Charpentier du 4 juin 1841), et il avait été repris souvent dans les éditions de ses Œuvres, en 1842, 1843, 1853, 1855, etc. (*Correspondance*, V, p. 298, note de G. Lubin). — Mais pour elle, écrire à nouveau sur Rousseau, c'est marquer et approfondir une certaine fidélité, en elle-même et en ses amis : Rousseau, Jules Néraud, ce « botaniste » si « simple », homme « modeste et excellent », qui voyageait « à pied », avec « de gros souliers » et l'avait précédée aux Charmettes.

était devenue pompeuse ou maniérée; il la fit sincère et sublime. Les plus vigoureux génies comme les plus doux talents de notre époque auraient beau le nier, ils lui doivent leur principale initiation. Quant à ceux qui se contentent d'aimer et de goûter les lettres, pour peu qu'ils se soient sentis vivre, ils lui doivent la notion de la vraie beauté des choses de Dieu, et, par l'effet du prodige d'éternelle fécondité qui caractérise le génie, Rousseau étendra à jamais son influence, même sur ceux qui ne l'auront pas lu, puisque tout ce qui a été écrit après lui sur la nature n'est qu'un reflet plus ou moins modifié de son rayonnement.

Vingt ans après avoir pensé ainsi sur Rousseau, pensant toujours de même et ne sentant pas faiblir la plénitude de ma reconnaissance, j'ai voulu, moi aussi, voir les Charmettes.

Entre plusieurs raisons qui, de Toulon, me faisaient revenir à Nohant par Chambéry, — ce qui n'est pas précisément la route, — le désir de faire mon pèlerinage à cette illustre maisonnette avait pesé beaucoup dans ma résolution, et pourtant j'approchais du sanctuaire avec un peu de souci.

Je ne savais pas si je retrouverais là ce que j'y venais chercher, et si la vue des choses ne trahirait pas l'idée que je m'en était faite; mais cette crainte se dissipa pendant que la voiture montait au pas ce ravissant chemin ombragé si bien décrit par Jean-Jacques<sup>□</sup>, et semblable à ce qu'il était de son

□ « Après avoir un peu cherché, nous nous fixâmes aux Charmettes, une terre de M. de Cunzié à la porte de Chambéry, mais retirée et solitaire comme si l'on était à cent lieus. Entre deux coteaux assez élevés est un petit vallon nord et sud au fond duquel coule une rigole entre des cailloux et des arbres. Le long de ce vallon à mi-côte sont quelques maisons éparses fort agréables pour quiconque aime un asile un peu sauvage et retiré » (*Les Confessions*, V, éd. de la Pléiade, o.c. p. 224).



temps. Peut-être est-il mieux entretenu et plus fréquenté, peut-être beaucoup d'arbres qui paraissent vieux ont-ils déjà été renouvelés; car, dans les plis frais et fertiles de la vallée de Chambéry, les arbres poussent avec une vigueur étonnante, et nulle part je n'en ai vu de si sains, de si beaux, et en si grande quantité; mais ce qui n'a pas changé, c'est le soudain mouvement de la colline qu'il faut gravir, c'est le ruisseau dont on remonte le cours, ce sont les beaux herbages et les fleurs printanières qui tapissent ses rives, c'est le caractère doucement mystérieux de cette région couverte et enfermée qui semble inviter aux plaisirs de la rêverie et aux charmes de l'intimité. Enfin on arrive à mi-côte du vallon des Charmettes (car ce n'est pas seulement la maison habitée par Madame de Warens qui s'appelle ainsi, c'est tout le pays environnant), et, du chemin rapide, on gagne la maisonnette par une courte pelouse plus rapide encore.

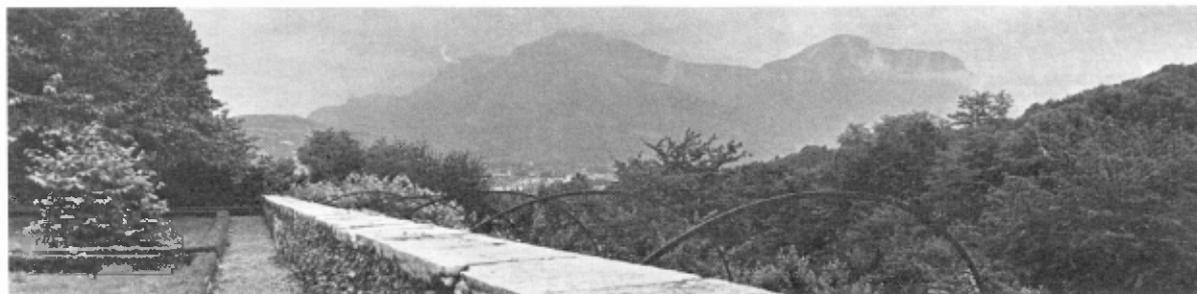
Cet ermitage a été souvent décrit depuis Jean-Jacques, et pourtant je tenais à me le décrire à moi-même; car je voulais emporter des moindres détails un de ces souvenirs précis et complets qui nous permettent de posséder certaines localités comme nous possédons notre propre demeure. N'est-il pas agréable de retourner de temps en temps faire certaines promenades imaginaires, et, quand on se déplaît quelque part, de pouvoir aller par exemple passer en rêve quelques heures aux Charmettes ?

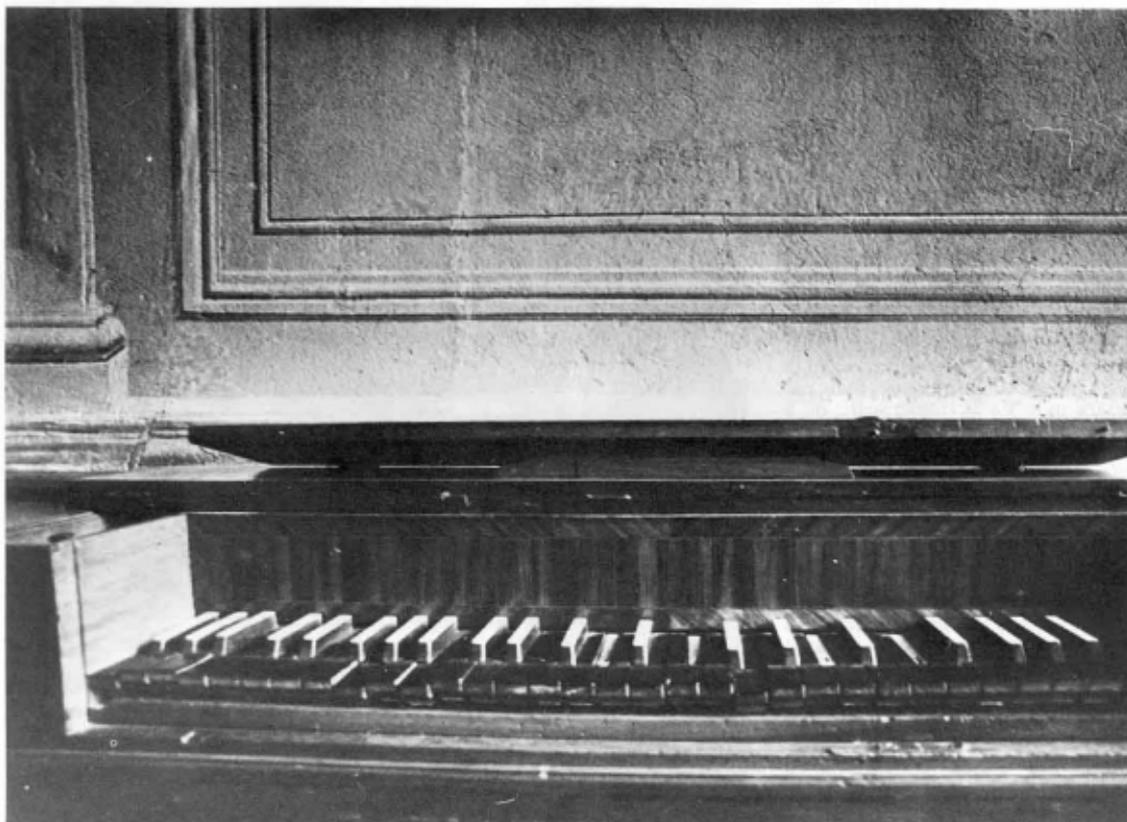
Il y aurait lieu à une étude physiologique, psychologique par conséquent, sur cette faculté précieuse qui nous est donnée à tous de rattacher à certains objets, même involontairement, la vision nette et la sensation intime de certains moments écoulés. Je n'ai jamais vu voler le papillon Thaïs sans revoir le lac Némi; je n'ai jamais regardé certaines mousses dans mon herbier sans me retrouver sous l'ombre épaisse des yeuses de Frascati. Une petite pierre me fait revoir toute la montagne d'où je l'ai rapportée, et la revoir avec ses moindres détails du haut en bas. L'odeur du liseron-vrille fait apparaître devant moi un terrible paysage d'Espagne, dont je ne sais ni le nom ni l'emplacement, mais où j'ai passé avec ma mère à l'âge de quatre ans□.

Ce phénomène de vision rétrospective ne m'est point particulier que je sache, mais il me frappe toujours comme une force d'évocation mystérieuse qu'aucun de nous ne saurait expliquer. Qu'est-ce donc que le passé, si nous pouvons le reconstituer avec une précision si entière et ressaisir avec son image les sensations de froid, de chaud, de plaisir, d'effroi ou de surprise que nous y avons subies ? Nous pouvons presque nous vanter d'emporter avec nous un site que nous traversons, où nos pas ne nous ramèneront jamais, mais qui nous plaît et dont nous avons résolu de ne jamais nous dessaisir. Si nous ramassons là une fleur, un caillou, un brin de toison

pris au buisson du chemin, cet objet insignifiant aura la magie d'évoquer le tableau qui nous a charmés, une magie plus forte que notre mémoire, car il nous retrace instantanément, et à de grandes distances de temps, un monde redevenu vague dans nos souvenirs. L'esprit ne se perd-il pas à chercher la raison de ce petit prodige ? N'est-elle pas dans cette relation à la fois spiritualiste et panthéistique qui fait que nous appartenons à la nature tout autant qu'elle nous appartient ? Le phénomène est bien plus frappant encore si l'objet, devenu talisman sympathique, nous retrace une personne aimée : morte ou vivante, elle nous apparaît sans qu'il soit besoin de croire à la comparution fantastique du spectre. C'est ici surtout qu'il est évident que, jusqu'à un certain point, les autres sont nous et que nous sommes les autres, et que toutes les choses de ce monde sont nous aussi, nos cœurs, nos pensées, nos aspirations, nos organes.

Les Charmettes sont donc bien à moi à présent, avec cet agrément que d'autres en ont le soin et la responsabilité, et avec la certitude que l'on tient à les conserver telles qu'elles sont; je sais dans quelle allée du jardin je trouverai les plantes que j'ai rapportées, je connais celles des terrains environnants, je sais les pierres du chemin, j'ai dans le cerveau la maison photographiée, je connais le dessin des dessus de porte du salon et les notes que chante encore l'épinette.





□ Proust, lecteur passionné de Sand, a pu trouver ici l'explicitation de ses propres intuitions, à la base même de *La Recherche du temps perdu*. Tout ce passage, et les paragraphes suivants ne peuvent pas ne pas évoquer, jusque dans l'organisation du style, les célèbres pages sur la « madeleine » ou « les pavés inégaux ».

Les photos qui jalonnent ce retour à la maison de Jean-Jacques Rousseau ont été réalisées aux Charmettes par une pluvieuse matinée de juillet 1980.

Mais de quoi me servirait d'avoir fait grande attention à tout, si je n'avais pas été ému par ce je ne sais quoi qui ne s'emporte pas matériellement, et qui seul donne de la valeur et de la vie aux choses emportées ?

C'était le 31 mai 1861, par une chaleur tropicale. La Savoie était un bouquet, toutes les neiges avaient fondu autour de Chambéry. Ce pays et ce moment de l'année sont si beaux par eux-mêmes, que, malgré moi, en touchant au but du pèlerinage, j'avais oublié Jean-Jacques, et, jouissant du monde extérieur pour mon propre compte, je ne me demandais plus trop où j'allais ni où j'étais ; mais, dès que la porte de la maisonnette s'ouvrit, je ne sais quelle odeur humide m'a reporté vers le passé, comme si, entre ce passé et moi, le lieu était resté vide, muet et fermé.

Il n'en est point ainsi pourtant, chaque jour ce lieu est ouvert au soleil et visité par quelque voyageur ; mais par hasard je m'y suis trouvé seul : on a tiré devant moi une grosse clef qui a crié mélancoliquement dans la serrure, on a poussé à la hâte les volets, j'ai eu l'illusion de la conquête, et j'ai senti un frisson comme celui que doit éprouver l'antiquaire entrant le premier dans un hypogée nouvellement découvert □.

Cette odeur un peu sépulcrale était aussi celle de la touchante pauvreté. Il m'a semblé respirer l'air que savourait la petite colonie des Charmettes dans

□ « ... j'ai été émue en mettant le pied dans la salle à manger et, pour la première fois de ma vie, j'ai éprouvé le phénomène de la *réminiscence*. Il m'a semblé, quoique je m'en fusse fait une toute autre idée, que je revoyais un endroit oublié mais pourtant connu. Une odeur d'humidité un peu sépulcrale m'a saisie aussi comme un souvenir. » (G. Sand. *Agenda*, 31 mai 1863, Chambéry, publié par P. Reboul dans la *Revue de Savoie*, 1958.)





□ « J'achète un échiquier; j'achète le calabrais; je m'enferme dans ma chambre, j'y passe les jours et les nuits à vouloir apprendre par cœur toutes les parties, à les fourrer dans ma tête bon gré mal gré, à jouer seul sans relâche et sans fin. Après deux ou trois mois de ce beau travail et d'efforts inimaginables je vais au café, maigre, jaune et presque hébété. Je m'essaye, je rejoue avec M. Bagueret : il me bat une fois, deux fois, vingt fois; tant de combinaisons s'étaient brouillées dans ma tête, et mon imagination si bien amarrée que je ne voyais plus qu'un nuage devant moi ».

cette maison où l'on venait économiser, et que l'on retrouvait au printemps, imprégnée des mélancoliques senteurs de l'abandon.

Les deux chambres dont se compose le rez-de-chaussée ont un caractère tel, qu'il est facile de voir combien elles sont vierges de tout changement. Elles sont peintes à fresque et simulent une décoration architecturale des plus simples : fond nankin, encadrements roses, balustres gris à milieu jaune; avec les plafonds à solives peintes en gris et les lambris granités en rose pâle, l'effet général, encore assez frais, est sérieux et doux. Le dessin linéaire n'est pas d'un mauvais style. Les portes, composées de morceaux grossièrement rapportés et reliés inégalement par des traverses en relief, avec des ferrures massives, sont d'une ancienneté incontestable. Un grand bahut en chêne noir, une petite table en marqueterie, la même qui a servi aux études passionnées de Rousseau (on se rappelle qu'à cette époque il perdit beaucoup de temps et se rendit malade à vouloir devenir fort aux échecs)□, deux tableaux et le petit piano appelé alors épINETTE, voilà ce qui reste du mobilier dépendant de la maison louée à madame de Warens par M. Noerey.

Les deux tableaux qui nous montrent madame de Warens en Armide et en Omphale, et qui sont beaucoup plus anciens qu'elle, m'avaient frappé pourtant. Je me demandais s'ils repré-

sentent quelque aïeule de l'amie de Jean-Jacques, et si j'y devais chercher quelque lointaine ressemblance avec elle. M. Arsène Houssaye□ nous donne aujourd'hui le mot de l'énigme, car c'est bien la ressemblance de madame de Warens elle-même. « C'est le hasard qui a fait de ce tableau (l'Omphale) le portrait de madame de Warens. Un de ses amis le lui apporta un jour en lui disant : « Vous reconnaissez-vous ? » C'était une toile déjà ancienne, dans la manière du Ricci, achetée à Turin et offerte à la belle baronne. J'en dirai autant d'une toile plus petite peinte à l'école du Castiglione. C'est encore d'un peu loin le portrait de madame de Warens, mais toujours par rencontre ».

Ces deux tableaux, qui sont restés là, lui ont donc bien appartenu personnellement. Les y a-t-elle laissés pour acquitter une fin de bail ? C'est fort probable. Comme souvenirs, ils sont donc d'un grand prix, et on doit estimer et respecter au propriétaire des Charmettes, qui n'a pas voulu s'en dessaisir. L'Omphale est fort belle, et la peinture n'est pas mauvaise; mais madame de Warens était blonde, et celle-ci est brune. N'importe; cette belle tête sourit, et son regard éclaire encore les Charmettes comme un rayon du passé.

Cette première pièce, assez vaste, était la cuisine où l'on mangeait et où l'on préparait sans doute les fameux élixirs□.

[ ] Arsène Houssaye (1815-1894) publia des romans, des poésies, des biographies romancées mais fut surtout connu pour les nombreux articles publiés dans *Le Constitutionnel*, la *Revue de Paris*, la *Revue des Deux Mondes*, la *Presse* et surtout *L'Artiste*, dont il fut le rédacteur en chef. A ce titre, il fit appel à la collaboration de George Sand, à laquelle il consacra un chapitre de son ouvrage *le 47<sup>e</sup> fauteuil de l'Académie française*. On consultera la notice dense et complète que lui consacre Georges Lubin, dans l'index des Correspondants. (*Correspondance*, Garnier, tome VI, p. 940.)

□ Comme on l'a déjà vu, George Sand ne distingue guère les séjours de Rousseau aux Char-

mettes de la période chambérienne de sa vie. Elle fait certainement allusion ici à un passage du livre V des *Confessions* : « Ayant des goûts d'ailleurs fort différents, la musique était pour nous un point de réunion dont j'aimais à faire usage. Elle ne s'y refusait pas; j'étais alors à peu près aussi avancé qu'elle; en deux ou trois fois nous déchiffrions un air. Quelquefois la voyant empressée autour d'un fourneau, je lui disais : Maman, voici un duo charmant qui m'a bien l'air de faire sentir l'empyreume à vos drogues. Ah par ma foi, me disait-elle, si tu me les fais brûler je te les ferai manger. Tout en disputant je l'entraînais à son clavecin : on s'y oubliait; l'extrait de genièvre ou d'absinthe était calciné, elle m'en barbouillait le visage, et tout cela était délicieux » (Pl., p. 181).

Le petit salon où l'on passe immédiatement est aussi pauvre que le reste, et il est charmant, on ne sait pourquoi. Est-ce parce qu'il est un sanctuaire particulier où, après les soins de la journée, le travail et la promenade, on se reposait dans une causerie plus intime et plus sérieuse ?

Là sans doute, l'amie de Jean-Jacques ne s'occupait que de lui, de son avenir, de ses études, de ses projets, de ses idées. Aucun nouveau venu ne profanait le charme de leurs entretiens. Là sans doute, assis le soir sur les marches qui descendent au jardin, ils savouraient le bonheur poétique que Rousseau a si noblement et si purement décrit. Le souvenir des *allants et venants* me gêne un peu la grande pièce. Le petit salon me représente mieux les jours que Rousseau a si bien racontés. Je croyais retrouver le passage de ces yeux rêveurs sur les moindres détails de la muraille; mais je l'ai surtout cherchée avec émotion, cette trace, cette lueur magique, dans la suave et fière nature qui entourait l'ermitage, dans le coteau ombragé, dans le hardi profil du Nivolet qui se découpait sur le ciel brillant et pur.

Il n'a su décrire que beaucoup plus tard, mais certes il sentait déjà profondément; il voyait ces tableaux enchanteurs dont il a dit depuis : « Je revenais, en me promenant, par un assez grand tour, occupé à considérer avec intérêt et volupté ces objets champêtres dont j'étais environné, les seuls dont l'œil et le cœur ne se lassent jamais□. »

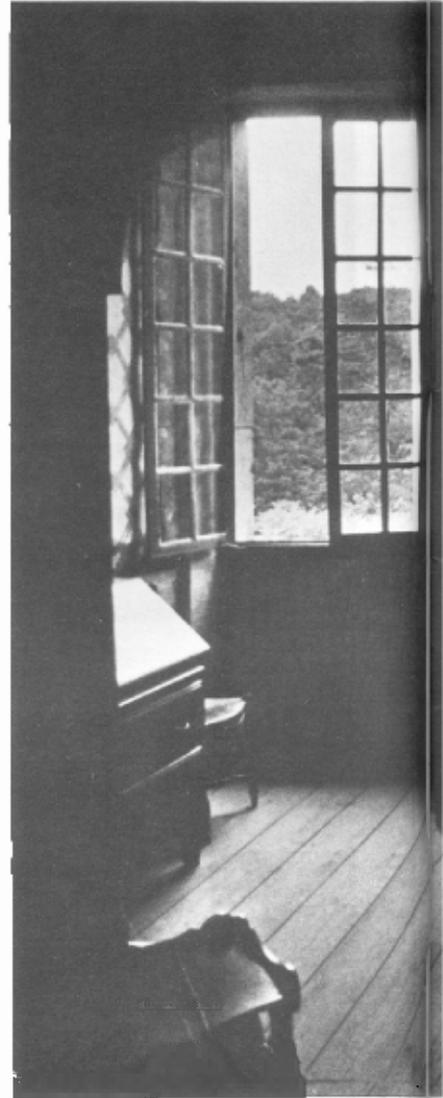
□ Il s'agit du passage des *Confessions* où Rousseau évoque ses sorties matinales (VI, 236), cité exactement à un mot près : « ces objets » au lieu de « les objets ».

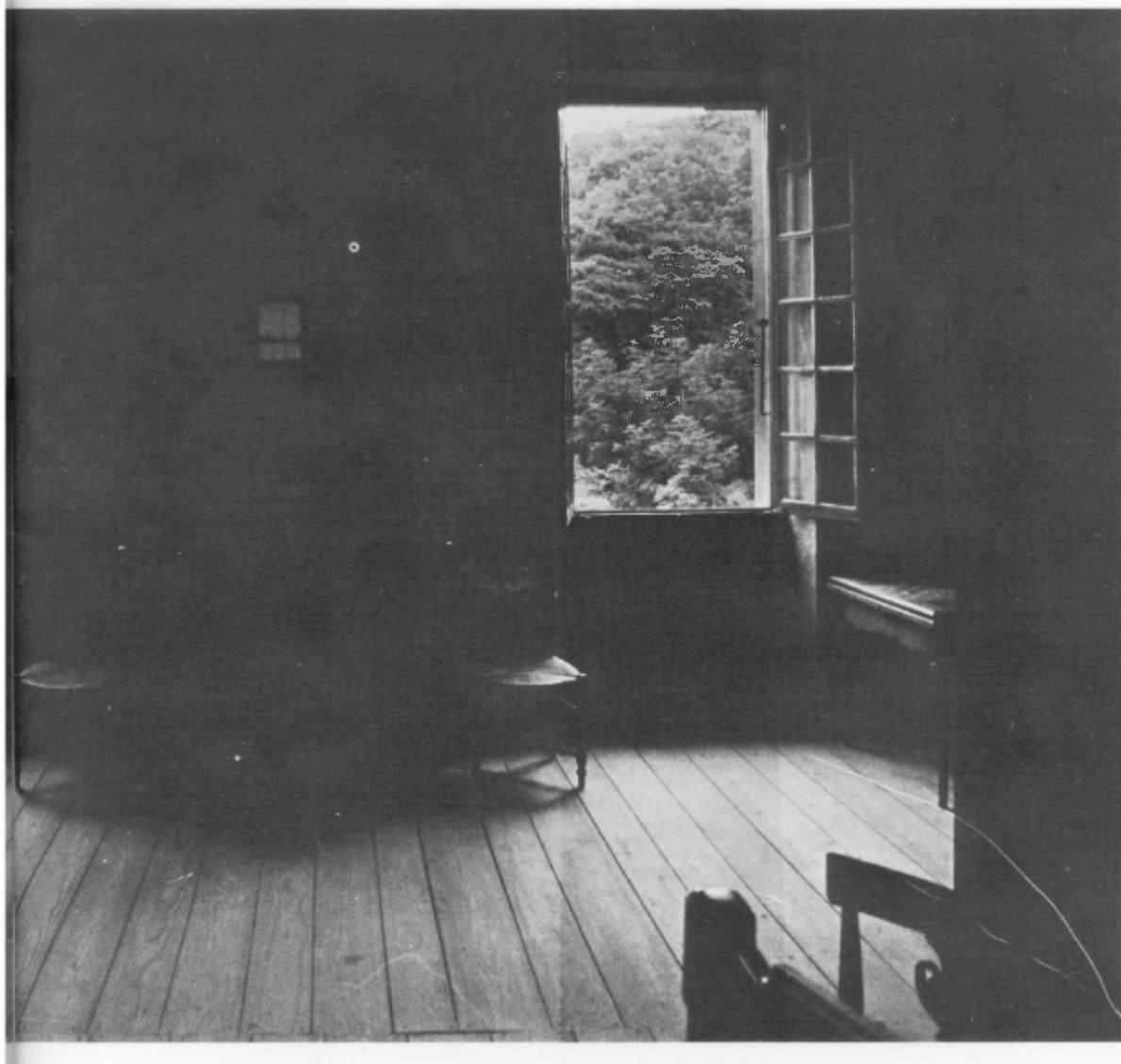
Baignons-nous donc ici, artistes que nous sommes, dans ce communisme de la pensée que les lois sociales ne poursuivent ni ne créent, parce que c'est une loi humaine hors de toute atteinte et de toute discussion. La beauté des choses, d'un prix plus rare que leur utilité, est notre propriété à tous□. Elle était ici avant Rousseau, elle y est encore après lui. Il s'est rempli d'elle, et à son tour il l'a remplie de lui. C'est ici que son âme habite encore en même temps qu'elle habite ailleurs; c'est ici qu'elle nous parle et nous entend.

J'ai parcouru dans tous les sens le jardin, la vigne et tout l'enclos jeté en pente au-dessus et au-dessous de la maison. Une longue treille, renouvelée probablement, soutient du moins les mêmes pampres qui ont couvert de leur ombre le géant de l'avenir, alors si profondément ignoré du monde et de lui-même. Le lierre qui tapisse le pied des murs de la terrasse, les capillaires qui croissent dans les pavés disjoints du perron, sont les mêmes qu'il a foulés. Là où ces plantes fixent leurs racines, elles vivent des siècles, et la maison était déjà vieille et probablement un peu décrépite quand Rousseau l'habita. La pervenche y était aussi installée; la même pervenche que lui fit observer madame de Warens pour la première fois□, vit toujours le long du chemin et dans toutes les haies de l'enclos. Les buissons taillés du petit parterre peuvent bien avoir été plantés par lui. Leur

□ Dans cette pensée qui est bien d'elle George Sand est profondément fidèle à l'esprit de Rousseau; on pense particulièrement aux passages des *Dialogues* (o.c., Piéade, 808, 816) où Jean-Jacques exalte « les plaisirs dont tout homme a le choix ».

□ « Elle voulut descendre à moitié chemin pour faire le reste à pied. En marchant elle vit quelque chose de bleu dans la haie et me dit : voilà de la pervenche encore en fleur » (VI, 226).





souche de charmille est si vieille et leurs pousses si drues, qu'on se sert de ces haies comme de bancs. D'ailleurs, pour qui connaît la persistance des plantes annuelles dans certains terrains, il n'y a pas là un brin d'herbe qui ne puisse être en quelque sorte le témoin de ces jours évanouis.

Ils eurent une grande importance dans la vie de Rousseau, ces étés des Charmettes□. Il y connut son premier bonheur, non dans les bras de cette excellente femme qui fut beaucoup trop la femme de son temps et de son milieu d'aventuriers, mais dans les bras de la nature toujours sainte qui purifie ses vrais amants de toute souillure et les rachète de toute erreur. C'est là que le pauvre petit bohémien fut initié à la douceur de cette vie de travail paisible et d'intimité domestique qui fut dès lors l'aspiration et la recherche de toute sa vie, son idéal toujours entier, jamais savouré, enfin son rêve rétrospectif, empoisonné par les amertumes de la réalité.

Il m'eût été doux de passer la journée seule dans cet ermitage avec les amis qui étaient venus m'y rejoindre; mais ils s'éloignèrent tandis que j'herborisais, et d'autres curieux arrivèrent. Je les évitai, ils partirent bientôt; un seul resta et vint à moi. Je le connaissais depuis peu. C'était M. \*\*\* , un catholique, homme de bien, gourmé dans ses principes malgré des vertus instinctives et naturelles qui doivent le faire considérer, mais qu'on invoque vainement quand ses préventions parlent.

□ Ces étés, et le sentiment de l'été, climat du bonheur, si fort dans les *Confessions*, tout particulièrement dans le récit de la journée de la Saint-Louis, noyau primitif du récit des Charmettes.





J'eusse mieux aimé ne pas le rencontrer là, car il me jeta forcément dans la discussion; c'était une fatalité devant laquelle je ne pouvais ni ne devais reculer. J'avais pourtant fait de mon mieux pour ne pas aborder le sujet brûlant; mais comme il feuilletait un de ces livrets où les voyageurs écrivent leurs noms et leurs pensées, je remarquai que son honnête sourire devenait méchant et qu'une joie cruelle faisait briller ses yeux paisibles.

— Ces pages sont, lui dis-je, pleines d'injures grossières ou de blâmes stupides contre Rousseau. Je les ai parcourus avec dégoût après avoir écrit moi-même quelques lignes sur la dernière page, et vous pouvez voir que j'ai effacé ces lignes, trouvant que mon hommage était sali par le contact de ces écritures. J'aurais dû même effacer mon nom : ce n'est point sur ce carnet malpropre qu'il faut s'inscrire dans la demeure de Rousseau.

— Voilà précisément, répondit M. \*\*\*<sup>1</sup>, l'incident qui me faisait sourire. J'admire votre enthousiasme pour M. Rousseau, mais je ne le partage pas.

— Je le sais de reste; ne parlons pas de lui, voulez-vous?

— Pourquoi donc? Parlons-en avec bonne foi. Vous le jugez avec votre générosité plus qu'avec votre raison; mais souffrez que ma générosité, à moi aussi, se redresse contre lui, et que je défende ma conviction des charmes de votre magicien. Vous me

direz en vain qu'il est le plus éloquent des hommes; je vous répondrai qu'il en est le plus pervers. Il est pour moi ce spectre que les anciens appelaient Empuse, et qu'ils faisaient errer autour du Styx avec une jambe d'airain et l'autre de fumier; il prenait continuellement une forme nouvelle, et jamais deux personnes qui le regardaient en même temps ne le voyaient sous la même figure. C'était l'emblème de l'imagination dérégulée qui ne saurait s'arrêter à aucune croyance et qui d'un pied infernal traverse impunément la braise, tandis que de son autre pied misérable elle épouse irrésistiblement la fange. Je vois bien que ma dureté vous fâche; mais permettez-moi d'invoquer un de vos principes, la démocratie des idées. Si peu de choses que je sois, j'ai le droit et peut-être le devoir de juger au nom de la vérité les plus grands et les plus illustres des hommes.

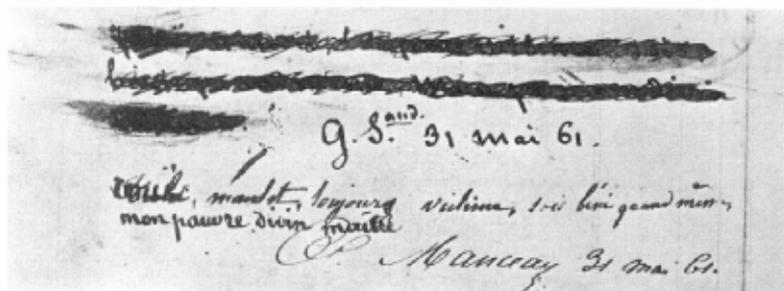
— Oui, repris-je, quand ces illustres se survivent dans l'insolence d'un triomphe illégitime ou contestable; mais, lorsque, durant leur vie et longtemps après leur mort, ils sont poursuivis par des haines aveugles, d'âpres rancunes et des insultes lâches, on doit éprouver le besoin d'accorder à leur tombe la part de respect ému et de pitié sainte qui leur a été si cruellement déniée. Et vous-même, vous souriez de plaisir devant les pages de ce livret! Elles vous amusent donc, ces railleries obscènes, ces malédictions de tartufe ou ces réprimandes de cuistre! Et pour-

tant quel homme il faudrait être pour se permettre de jeter la pierre à un tel pécheur! Jésus ne l'eût pas fait, et il y a quelques centaines de crétiens qui, chaque année, viennent déposer ces ordures dans la maison des Charmettes! N'est-ce pas là une révélation de cette existence atroce qui avait été faite à Rousseau, et dont on ne lui a même pas accordé le droit de se plaindre? N'a-t-on pas dit cent fois que cette prétendue persécution était un rêve de son orgueil froissé, qu'il n'eût tenu qu'à lui d'avoir d'excellents amis et une vie paisible, que la lapidation de Moutiers-Travers était une hallucination complète? Les preuves existent pourtant. Vous n'ignorez pas qu'elles ont été recherchées et trouvées; mais admettons qu'elles n'existent pas, et accordez-moi que l'équivalent est ici sous nos yeux.

» Supposez que Rousseau nous apparaisse là, revenant de la prière du matin qu'il faisait à travers champs, avec ses vingt-quatre ans, sa maladie de langueur, la piété sincère et la résignation philosophique qui le caractérisaient à cette époque; montrez-lui ce torrent d'injures, et dites-lui :

« — Voilà ce qu'on écrira ici au XIX<sup>e</sup> siècle et ce que des centaines de pèlerins signeront sans sourciller dans ton oasis, et moi, je trouve cela charmant!

» Pensez-vous que, devant de tels outrages, sa raison ne se fût pas ébranlée et son cœur à jamais aigri?



□ Racontée au livre XII des *Confessions* (Pléiade, p. 634-635), la lapidation nocturne de la maison de Rousseau lors de la foire de Môtiers — 6 septembre 1765 — est en effet prouvée par de nombreux témoignages, particulièrement le rapport du châtelain Martinet et les dépositions de Rousseau et de Thérèse, celles des quets, sauteurs, gardes de foire, etc. Le 10, la Communauté de Môtiers devait exprimer son regret de l'événement.

□ Nouvelle allusion au passage si frais où Jean-Jacques revient embrasser Mme de Warens après de longues promenades dans les champs : « Je me levais tous les matins avant le soleil. Je montais par un verger voisin dans un très joli

Eh bien, ce sont là les pierres de Moutiers-Travers qui l'ont poursuivi dès le jour où il a été célèbre, voilà les insultes des passants, voilà les calomnies atroces dont il fut l'objet, voilà le vrai et le *rêvé* de sa douleur, voilà les chiens lancés contre lui pour le faire tomber sanglant et meurtri sur le pavé□, voilà le *haro* d'une cabale hypocrite et lâche, résolu à le rendre fou, et furieuse de n'avoir pu le rendre vil ou méchant. Cette grande cabale n'est pas morte, vous le voyez bien : elle travaille toujours contre celui que Dieu avait purifié, retrempe et absous.

— Mais je ne sais où vous voyez tant d'injures, reprit M. \*\*\*, railleur ; il y a dans ces livrets une foule d'hommages rendus par des ouvriers démocrates et socialistes...

— Qui s'expriment mal et qui ont pourtant bien fait de protester ; mais, à voir combien ces gens-là savent peu dire ce qu'ils sentent, il est évident que le jour est encore loin où Rousseau sera fortement et utilement défendu par eux. Le voilà, cent ans après l'apparition de ses plus beaux écrits, à peu près inconnu aux masses et vilipendé par la plupart des gens qui l'ont lu. Eh bien, cela me révolte, et j'éprouve le besoin de crier à la première personne que je rencontre ici : « Otez votre chapeau, essuyez vos pieds, et n'ajoutez pas un mot à votre signature. Vous n'êtes ici ni à Ferney ni à Coppet ; le carnet ne vous est pas présenté par des laquais en poudre et

en livrée. Vous êtes dans une chaumière, et une pauvre femme vous présente une espèce de livre de cuisine où chacun se croit permis de déposer des outrages ou des gaudrioles. Pourquoi ? Parce que Jean-Jacques se survit dans sa pauvreté, et que la pauvreté est généralement méprisée, et souvent par le pauvre lui-même. » Ah ! c'est que la pauvreté n'est pas vertu pour tout le monde ! Elle le fut pour lui, qui, le premier parmi les gens de lettres sortis de la plèbe, ne voulut être le valet d'aucun grand seigneur, le courtisan d'aucun prince. Possédé d'un véritable amour de la liberté, il ne voulut pas être l'amusement des oisifs et l'esclave du monde ; il ne voulut flatter aucun pouvoir, et il osa braver les prêtres, avec lesquels Voltaire savait jouer au plus fin.

» Voilà son grand crime, allez ! Soumis au clergé, il eût pu être plus coupable qu'il ne l'a été, et le clergé béatifierait aujourd'hui l'homme de talent dévoué à sa cause. N'avez-vous pas des défenseurs de l'Eglise bien autrement violents que Rousseau ? Ces saints-là n'attaquent-ils pas les personnes ? N'entrent-ils pas, l'injure et la calomnie à la bouche, dans la vie privée ? S'ils n'ont pas l'esprit de Voltaire, ils en ont le cynisme, et, s'ils n'ont pas le génie de Jean-Jacques, ils en ont la colère ; mais ils sont orthodoxes, à ce qu'on dit, chrétiens bien que dénonciateurs, serviteurs du Christ bien que furieux, vindicatifs et dévorés de haine. Le scepticisme du

jour en rit, l'égoïsme les redoute, la couardise les ménage, l'Eglise les bénit et les protège, le pape les embrasse. Qui oserait écrire d'eux ce que tous les jours ils écrivent de Rousseau, de Molière et des plus grands hommes ? Aussi grandissent-ils en impunité comme en impudence, et, tandis que le monde retentit de leurs déclamations épileptiques, les petits cuistres dont la peur a fait leurs affiliés honteux poursuivent les grands hommes jusque dans la chaumière où ils ont vécu quelques jours. S'ils l'osaient, ils déterraient leurs ossements pour les traîner aux gémonies ! Et voilà ce que l'on appelle le retour à la croyance, le triomphe de la religion !

— Je ne vous sais pas mauvais gré de votre emportement, répondit M. \*\*\*, parce que je n'ai garde de défendre les insulteurs de profession qui se vantent d'être bénits et embrassés par le pape ! Le pape ne les lit pas, ou bien, dans le trouble de sa situation, il ne distingue pas toujours ceux qui servent l'Eglise de ceux qui la compromettent. Ne vous en prenez pas à l'Eglise de ces misères de détail. Le pape n'est pas infaillible dans les choses de la vie privée ; ce serait même une monstrueuse hérésie que de le croire tel quand il agit comme homme sujet à l'erreur.

» Je ne défends pas davantage ceux qui viennent ici pour cracher sur une tombe. Je ne suivrai certainement pas leur exemple ; mais laissez-moi vous dire que Jean-Jacques Rousseau fut

*chemin qui était au-dessus de la vigne et suivait la côte jusqu'à Chambéry. Là tout en me promenant je faisais ma prière (etc.)* » (Pléiade, p. 236-237).

□ Souvenir de l'accident de Ménéfontant — 24 octobre 1776 — où Rousseau, renversé par « un gros chien danois », faillit périr sous le carrosse du président de Saint-Fargeau et qui nous a valu l'admirable évocation de son retour à la vie : « La nuit s'avavançait. J'aperçus le ciel, quelques étoiles, et un peu de verdure... » (Réveries, 2<sup>e</sup> Promenade, Pl., p. 1004-1006).

Si quelque chant lugubre resta encore sur vos lèvres, chantez joyeuses, chantez son malheur  
D.T.G.

une erreur de la nature, et que je ne respecte en lui que ses malheurs. Je respecte de même, et ni plus ni moins, la besace du pauvre et les plaies du blessé. Je ne puis injurier ni mépriser les misérables, et je ne leur demande pas s'ils le sont par leur faute; mais n'exigez pas qu'en leur tendant une main secourable, je baise au front la lèpre de leur péché.

» Rousseau doué d'un si beau génie, était l'homme le plus faible et le plus infirme d'esprit qu'il y eût. Souillé d'instincts honteux et de fautes méprisables que l'on eût bien pu ignorer, il a rendu hommage au besoin de la confession en prenant le monde pour confesseur. Le monde l'a trahi, car le monde est sans pitié et sans entrailles. L'Eglise n'a donc point à détester et à maudire ce pécheur dont l'opinion a fait prompte et cruelle justice. Elle voit en lui un malheureux insensé qui proclame la gloire de Dieu en dépit de lui-même. Oui, cet homme qui cherche Dieu sans pouvoir le trouver, en pénitent qui dédaigne et repousse le prêtre, mais qui, perdu de honte et de remords, se confesse à l'univers et meurt désespéré en voyant que l'univers le condamne, est un trophée que met à nos pieds la philosophie. Qu'eût-il fallu pour sauver ce grand esprit abandonné à la dérive? Un ami, un confesseur qui l'eût réconcilié avec lui-même en lui inspirant le véritable repentir. Ah! que l'expiation eût été plus douce, seul à seul aux pieds du Christ, avec ce prêtre pleurant et

priant avec lui! comme cela eût été simple, édifiant et facile, au prix de cet aveu public qui l'a plongé dans une éternelle honte et dans les atroces douleurs qui conduisent au suicide!

» Oui, je dirai avec vous : « Pauvre Jean-Jacques ! » Je le plains réellement, ne me demandez pas de l'aimer. Il a trop d'orgueil. Et ce n'est même pas de l'orgueil, c'est de la vanité. Il eût peut-être consenti à revenir à la véritable Église et à plier les genoux devant un prêtre, s'il eût compris que ce médecin de l'âme avait la puissance de le guérir; mais qu'eût dit ce monde de libertins et d'athées que Rousseau feignait de mépriser, et qu'il voulait éblouir par un trait d'audace inouï? Une obscure et discrète conversion eût fait rire tous ces beaux messieurs! Il fallait les étonner par un acte de courage insensé. Et que fait-il dans son délire déplorable? Il relève les pans de sa robe d'Arménien, montre sa nudité honteuse et triomphe parce qu'il a fait rougir les passants! On lui jette des pierres, et il s'en étonne; on le laisse seul, et il pleure; on le blâme, il s'indigne et se tue! Vous voyez bien que cet homme est fou et qu'il ne peut porter aucune atteinte à la vérité religieuse.

— Certes, répondis-je, il est plus commode de se confesser en secret qu'en public. Les premiers chrétiens n'en jugèrent pas ainsi pourtant; ils se confessaient tout haut à la porte du temple; mais, sans vouloir discuter avec vous sur les sacrements, laissez-moi vous dire que la vérité divine

éclairait Rousseau plus qu'aucun prêtre catholique ou protestant de son époque. Dans ce temps où la notion de Dieu s'était entièrement noyée dans les dogmes religieux et dans les dogmes philosophiques, la *Profession de foi du vicaire savoyard* était encore l'élan le plus spiritualiste qu'il y eût. Certes, elle ne nous satisfait pas aujourd'hui; mais elle ouvrit l'ère d'un retour à la foi par la raison.

» Passons : ce n'est point là ce que vous voudrez admettre. Je vous dirai seulement que vous ne persuaderez jamais à un esprit juste que Rousseau ait écrit sous l'empire de la démence. Non, Rousseau malade n'était pas plus fou que Napoléon n'était épileptique. Celui-ci a pu éprouver les violents phénomènes d'un mal inconnu, propre à son organisation exceptionnelle, sans que l'équilibre de ses facultés, un moment troublé, en ait été altéré. Chez Rousseau, un mal physique, que la science a beaucoup et vainement cherché à définir et à qualifier après coup, a parfois violemment ébranlé la raison sans la détruire. Dire que Rousseau était fou, quand même il serait prouvé qu'il est mort fou et par le suicide, c'est accrédi-ter une erreur, je dirai plus, un mensonge qui tend à neutraliser l'influence de son génie. Il a eu des accès d'exaltation malade, comme Napoléon a eu des crises de nerfs terribles. Chez celui-ci, ces crises, provoquées par les efforts d'une volonté immense aux prises avec des événements d'une fatalité

*C. La pauptà imortalizara f. Rousseau  
car il a doçhaga du joug qui l'opprimoit  
Savoyard le 14 Mai 1861  
Apprenez l'orthographe*

□ Le fait d'avoir écrit des *Confessions*, la scène d'exhibitionnisme de Turin (Livre III, Pl., p. 88-90) et le port de « l'habit d'Arménien » adopté par Rousseau près de trente-cinq ans plus tard (Livre XII, Pl., p. 600-601) se trouvent associés dans un effet d'amalgame qui peut paraître particulièrement déplaisant.

prodigieuse, n'ont peut-être pas été étrangères à son abdication, si tôt révoquée, et à ces hésitations dont l'esprit clérical de 1816 lui a fait de si monstrueux parjures; car, soit dit en passant, si l'illustre captif de l'île d'Elbe fût revenu *incognito* en France à cette époque, il s'y serait vu si salement vilipendé, qu'il eût peut-être pris, comme Rousseau, la société en horreur et l'humanité en dégoût. Qui sait si alors l'esprit le plus lucide et le plus puissant du siècle n'eût point été atteint et détérioré beaucoup plus que ne le fut celui de Jean-Jacques dans ses dernières années?

» Admettez donc que les plus grands hommes sont généralement voués à la plus terrible destinée, et qu'il n'y a point à s'étonner si la raison de plusieurs y a succombé entièrement: le Tasse, Pascal, et tant d'autres ont réjoui le vulgaire du spectacle de leurs jours de démence, car le vulgaire aime à voir tomber les riches dans la misère, les rois dans l'exil et les grands esprits dans le désespoir. C'est par là qu'il se console de n'être ni intelligent ni puissant, et tout échafaud dressé pour le crime ou pour la vertu trouve une foule qui applaudit le bourreau et insulte la victime. Pour moi, il m'importe peu que Rousseau ait exagéré la persécution dont il fut l'objet. Cette persécution exista, puisqu'elle existe encore, et qu'elle se ravive, chose bien significative à mes yeux, dans les temps de réaction et d'hypocrisie.

— Alors, vous excusez et pardonnez tout, même ce qu'il nous a appris des choses qui se sont passées ici, aux Charmettes?

— Je vous demanderai d'abord si les *Confessions*, qui n'ont été publiées qu'après la mort de Rousseau, et qui, par conséquent, ne sont pas la cause du scandale provoqué autour de lui de son vivant, comme vous le disiez tout à l'heure, étaient un livre terminé, entièrement revu et corrigé, enfin prêt à paraître tel qu'il a paru. Vous dites oui? Moi, je crois que, si Rousseau eût vécu quelques jours de plus et qu'une éclaircie de soleil se fût faite dans son âme irritée, il eût sans doute retranché de ses Mémoires des détails inutiles, des plaintes injustes, des reproches exagérés; mais admettons que je me trompe, et qu'il ait cru à l'utilité de cette publication sans retouche, montrez-moi dans la bibliothèque de l'esprit humain une œuvre de quelque importance qui ne révèle pas les infirmités, les déviations, les entraînements, les erreurs de bonne ou de mauvaise foi des plus beaux génies. Si, comme je le crois, vous êtes un catholique réellement orthodoxe, vous en trouveriez à chaque pas dans les pères de l'Église. Et ne discutez-vous pas encore l'orthodoxie de plusieurs d'entre eux? Dans les textes les plus sacrés, n'êtes-vous pas forcé d'interpréter pour admettre? Vos plus grands saints n'ont-ils pas été les plus grands pécheurs avant d'être touchés par la grâce? Et croyez-vous les insul-

ter quand vous proclamez les vices et les crimes dont leur conversion les a rachetés à vos yeux?

» Permettez-nous donc d'avoir aussi nos saints, nos martyrs, hommes et pécheurs comme les vôtres, et, comme les vôtres, rachetés par la grâce divine, qui agit en eux de concert avec leur propre virtualité pour les éclairer, les purifier par conséquent: la lumière purifie! Que m'importe que Rousseau se soit trompé en plaçant son idéal dans la vie érémitique? Vos Pères du désert ne traitaient pas mieux la vie sociale. Vous lui reprochez d'avoir raconté certains faits avec cynisme? Vous dites que son imagination dépravée s'est complu à ces tableaux révoltants? Je vous dis et je vous jure que non, moi, et l'horrible scène de l'hospice de Turin, où les prêtres lui surent si mauvais gré de son indignation<sup>□</sup>, est une sanglante révélation de faits immondes dont il a eu le devoir de retracer la laideur, parce que ces prêtres les excusaient et les toléraient en souriant.

— Je vous accorde que les plus grands pécheurs peuvent devenir les plus grands saints; mais les fautes des mauvais chrétiens ne rachètent point celles des mauvais philosophes, et ceux-ci peuvent être de grands pécheurs sans devenir saints, à quelque degré que ce soit.

— Les fautes des mauvais chrétiens, c'est-à-dire les vices de l'hypocrisie, sont sans excuse et vous ne pouvez pas

*J'ai vu la manette: elle a eu deux semaines,  
mais les idées ravagent encore le monde.  
le 19 mai 1861  
Al. Duclos*

□ Il s'agit de la scène d'avril 1728 (*Confessions*, II, Pl., p. 66-68) où Jean-Jacques, pour s'être indigné d'avoir été en butte aux entreprises d'un pédéraste, se trouve accusé par un administrateur de l'hospice de « faire beaucoup de bruit pour peu de mal », en présence d'un prêtre que « tout cela n'effarouchait pas » davantage.

les faire marcher de pair avec les emportements de franchise du philosophe calomnié et persécuté. Les premiers font le mal sous le manteau de la vertu; on croit en eux, on les respecte, le peuple baise leurs sandales, les femmes leur confient leurs plus intimes pensées. Leur vie est en secret une jouissance raffinée, en public un triomphe de tous les instants. Pourtant ces gens insultent et condamnent. Du haut de la chaire, ils tonnent contre les idées et les personnes, ils excommunient avec les plus hideuses formules de la malédiction, ils dévouent les âmes à l'enfer, car leur vengeance ne s'arrête pas au seuil de la vie : il faut l'éternité pour l'assouvir. Les tortures de l'inquisition n'étaient rien, il fallait bien inventer celles de l'enfer; la clémence de Dieu ne se pouvait souffrir.

» Voilà les mauvais chrétiens, ils sont faciles à qualifier; mais vous ne pouvez appeler mauvais philosophe l'homme qui, cité à toute heure de sa vie au tribunal de l'opinion publique, défend sa vie et la confesse publiquement pour obtenir une sentence équitable, pas plus que vous ne pouvez refuser à celui qui comparait devant les tribunaux le droit de défendre son innocence. Rousseau n'était-il pas condamné et banni pour avoir écrit *l'Emile*? N'était-il pas également repoussé par les protestants, et forcé d'errer et de fuir comme un coupable? Avait-il rêvé cette persécution exercée contre lui par une monarchie

et une république, cet anathème lancé par les deux Eglises? Et quand il se retranchait contre l'intolérance dans une humble solitude, cherchant un village, une chaumière, l'oubli et le repos, les véritables mauvais philosophes, les Grimm et consorts, ne publiaient-ils pas contre lui des attaques plus perfides encore que celles de la gent dévote de Suisse et de France? Quel est donc ce parti pris de nier la conspiration contre Rousseau? Est-ce que les preuves n'existent pas? Est-ce que pour lui seul l'histoire ne prouve rien? Est-ce que lui seul, entre tous les hommes, était privé du droit de se disculper et de se faire connaître? Sa gloire a tellement obscurci les petites réputations de son temps, que l'on connaît beaucoup plus aujourd'hui sa défense que leurs attaques, et voilà pourquoi de bons esprits comme le vôtre se persuadent que les *Confessions* sont un acte de vanité personnelle en réponse à des insultes imaginaires.

» Eh bien, voilà ce que peuvent nier formellement, et les preuves en main, ceux qui ont pris la peine d'étudier la vie de Rousseau et celle de ses contemporains. S'il a raconté les fautes de madame de Warens, c'est qu'on l'accusait d'ingratitude envers elle, et que les uns en faisaient une sainte victime délaissée, les autres une prostituée hypocrite. Il est certain que, sans les *Confessions*, elle serait fort oubliée et peut-être inconnue aujourd'hui; mais les vivants ne se rendent pas un compte exact des chances que courront leur mémoire et celle de leurs

amis ou ennemis dans l'avenir. Rousseau a dû se dire : « Ma bienfaitrice sera méconnue à cause de moi, comme je suis calomnié à cause d'elle. Je dirai donc ce qui a été, ce qu'elle fut, ce que j'étais. Je dirai tout. Cette femme avait mille grandes qualités pour racheter un seul vice; elle gagnera à mon récit tout ce que mon silence lui ferait perdre. » Et ce vice même qu'il avoue, il l'atténue avec une puissance d'analyse et une recherche d'examen vraiment admirables. Il montre qu'elle n'était réellement pas vicieuse, mais plutôt folle de sang-froid, égarée par un sophisme fort répandu à cette époque, sophisme funeste qui avait détruit en elle, comme chez tant d'autres plus haut placés, le sens moral de l'amour. Claude Anet est devenu si vague dans les souvenirs de la localité, que quelques personnes ont révoqué en doute son existence. Rousseau ne pouvait prévoir que leur vie des Charmettes s'effacerait ainsi. On avait trahi tous les secrets qu'il avait confiés. Il dut penser que celui-là deviendrait la risée de ses ennemis, il le dévoila, mais en quels termes pénétrés d'affection et pénétrants de vérité! Comme il nous a fait aimer et respecter cette humble figure de serviteur devenu le maître de la maison par la force de son intelligence et la dignité de son caractère! Certes dans cette étrange association il y avait trois coupables; mais, comme on voit bien qu'il n'y avait qu'un corrupteur entre deux hommes chastes et sincères, et que ce corrupteur c'était le fatal sophisme de madame de Warens□!

Si tu étais un philosophe à deux genres  
je te priverais de l'opinion des hommes, et de  
tes yeux sur un homme ordinaire, malgré ton  
philosophie puisque il ne t'en a pas  
raison. De moi-même est mentionné de  
moi de Warens et est que à son point de  
les détails de sa vie. B. S. Cour

□ « M. de Tavel son premier amour fut son maître de philosophie, et les principes qu'il lui donna furent ceux dont il avait besoin pour la séduire. La trouvant attachée à son mari, à ses devoirs, toujours froide, raisonnante, et inattaquable par les sens, il l'attaqua par des sophismes, et parvint à lui montrer ses devoirs auxquels elle était si attachée comme un bavardage de catéchisme, fait uniquement pour amuser les enfants, l'union des sexes comme l'acte le plus indifférent en soi, la fidélité conjugale comme une apparence obligatoire dont toute la moralité regardait l'opinion, le repos des maris comme la seule règle du devoir des femmes, en sorte que les infidélités ignorées, nulles pour celui qui elles offensaient, étaient aussi pour la conscience » (*Confessions*, V, Pl., p. 197-198).

Et comme la véritable affection de ces deux hommes l'un pour l'autre est un hommage rendu à madame de Warens elle-même, à ce qu'il y avait en elle de vertus viriles, puisque son impudeur ne la leur rendait ni moins chère ni moins respectable ! Ceci, d'ailleurs, se passait à l'époque la plus corrompue qui fut jamais. Quelle délicatesse de sentiments chez Rousseau, et quelle saine appréciation de l'amour vrai dans le récit de cette honte et de cette douleur de sa jeunesse ! Comme ses larmes éperdues et l'austère silence de Claude Anet protestent contre la contagion du siècle dont madame de Warens était la proie □ !

» Tenez, nous appartenons à une époque dont les mœurs sont encore pires peut-être, mais dont les principes sont meilleurs : eh bien, je vous réponds qu'au nombre des leçons qui ont aidé les hommes de bien à surnager sur l'abîme du mal depuis cinquante ans, le récit de Jean-Jacques est une des plus saisissantes, tant il est vrai que Jean-Jacques, à travers les plus tristes réalités de sa vie, est toujours l'apôtre le plus sincère et le plus éloquent de l'idéal.

— Vous plaidez avec chaleur, et vous m'obligez à vous céder sans être convaincu, parce que je ne veux pas plus que vous transporter notre discussion sur le terrain d'une controverse religieuse; mais il est des principes qui deviennent généraux et absolus à force d'être au-dessus de toute discussion, les devoirs de la paternité par exem-

ple. Je suis curieux, je l'avoue, de voir comment votre philosophie disculpera M. Rousseau sur ce point.

— Non, monsieur, répondis-je, je ne l'essayerai pas, et nulle douleur ne m'est plus sensible que cette tache dans la vie d'un maître que je chéris. Il n'y aurait qu'un moyen de justifier Rousseau, ce serait de nier le fait, et qui sait si ce sera toujours impossible ? Le temps amène bien des révélations, et la conspiration encore si agissante et si puissante contre lui me défend de le condamner sur ce fait terrible, tant qu'elle subsistera. Qui sait s'il n'existe pas quelque part des preuves que l'on ne veut pas ou que l'on n'ose pas produire, parce qu'elles excuseraient jusqu'à un certain point sa conduite ?

— J'avoue que je ne comprends pas votre espérance.

— Eh bien, supposez que ces enfants mis à l'hôpital □ ne fussent pas les enfants de Rousseau, ou que du moins il eût de fortes raisons pour douter de la fidélité de Thérèse □ ! Thérèse, telle qu'il nous la dépeint, était une bonne créature, mais d'une faiblesse d'esprit et de caractère qui paralysait à toute heure sa conscience et son dévouement. Elle le laissait dépouiller par madame Levasseur, elle s'ennuyait avec lui, elle ne le comprenait pas, elle entretenait par sa mère des relations avec ses ennemis. Voilà ce que Rousseau avoue, moins avec l'intention de s'en plaindre qu'avec celle d'atténuer ses torts et de la réhabiliter. Il fait

évidemment pour elle ce qu'il a fait pour madame de Warens; mais tous les contemporains ont parlé bien autrement de Thérèse. Ils disent qu'elle a été l'instrument de son malheur, qu'elle l'a brouillé avec tous ses amis, qu'elle aimait le vin, qu'elle avait de très mauvaises mœurs, enfin que Rousseau s'est tué parce qu'il l'avait surprise avec un laquais. Il m'en coûte de les croire. Rousseau a un si grand art pour faire aimer ceux qu'il défend, que je m'habituerai volontiers à voir son ange gardien dans cette garde-malade fidèle et dévouée qu'il nous montre partageant sa misère, sa vie errante et ses douleurs; mais, en ne prenant que la moitié du blâme et de l'éloge dont elle est l'objet, je ne vois rien d'impossible à ce qu'une personne si ennuyée, si peu intelligente, si mal conseillée, d'un caractère si faible et si peu digne à beaucoup d'égards, ait eu les mœurs de madame de Warens. C'est de l'avi-lissement où se jetait cette dernière qu'il faut s'étonner; quant à Thérèse, rien ne paraîtrait moins surprenant. Rousseau ne fut pas son premier amour : qui pourrait affirmer qu'il fut le dernier ?

— Et vous croyez que Rousseau, qui dévoilait si hardiment les turpitudes des autres pour atténuer ou pour faire accepter les siennes propres, aurait subi la réprobation générale plutôt que d'accuser Thérèse ?

— Oui, je le crois. Deux motifs puissants pouvaient le condamner au

□ « Une des preuves de l'excellence du caractère de cette aimable femme est que tous ceux qui l'aimaient s'aimaient entre eux. La jalousie, la rivalité même cédait au sentiment dominant qu'elle inspirait, et je n'ai vu jamais aucun de ceux qui l'entouraient se vouloir du mal l'un à l'autre. Que ceux qui me lisent suspendent un moment leur lecture à cet éloge, et s'ils trouvent en y pensant quelque autre femme dont ils puissent en dire autant, qu'ils s'attachent à elle pour le repos de leur vie, fût-elle au reste la dernière des catins » (*Confessions*, V, Pl., p. 178). « Combien de fois elle attendrit nos cœurs et nous fit embrasser avec larmes » (*Confessions*, V, Pl., p. 201). Pour comprendre tout à fait la pensée de George Sand, il faut relever sa remarque si juste sur le « silence » de Claude

Anet et évoquer l'effet des larmes qu'à la mort de celui-ci l'indélicatesse de Jean-Jacques avait arrachées à Mme de Warens : « La pauvre femme sans rien répondre se tourna de l'autre côté et se mit à pleurer. Chères et précieuses larmes ! Elles furent entendues, et coulèrent toutes dans mon cœur; elles y lavèrent jusqu'aux dernières traces d'un sentiment bas et malhonnête » (*Confessions*, V, p. 205-206). □ Sur cette question toujours controversée, aucune donnée essentielle n'est venue s'ajouter à celles que présentent Bernard Gagnebin et Marcel Raymond dans leur édition des *Confessions* (Pléiade), p. 1416-1429. Après avoir relevé les aveux de Rousseau, divers témoignages contemporains et cité des documents d'archives, ils estiment à bon droit que « dans

l'état actuel de la question on peut conclure à la véracité » de l'écrivain « quant au récit de l'abandon de ses enfants ».

□ Rousseau écrivait le 12 juin 1781 à la marquise de Luxembourg : « Je l'ai toujours aimée et honorée comme ma femme, à cause de son bon cœur, de sa sincère affection, de son désintéressement sans exemple, et de sa fidélité sans tache, sur laquelle elle ne m'a pas même occasionné le moindre soupçon ». Il est vrai qu'après l'équipée de Thérèse avec Boswell lors de leur voyage de Paris en Angleterre (29 janvier-13 février 1766) il sera moins affirmatif, se contentant de remarquer qu'il est « le seul qu'elle ait véritablement aimé » et que ses sens « ne lui en ont guère demandé d'autres ».

silence. D'abord le besoin extrême que, vieux, infirme, pauvre et abandonné, il avait des soins de la compagnie de cette femme enfin rivée à son existence après tant de petites lâchetés commises pour le délaisser ou le dominer entièrement...

— Permettez-moi de vous interrompre pour vous dire que ce motif du silence de Jean-Jacques serait une plus grande lâcheté que toutes celles de Thérèse. Les motifs qu'il donne à son crime sont infâmes dans la bouche d'un homme qui proclame l'amour et le culte de la vertu. Quoi ! les mauvais conseils et les mauvais propos d'une table d'hôte ? l'impunité du libertinage ? l'exemple des méchants esprits qu'il avait le tort de fréquenter ? Pouvez-vous accepter de pareilles excuses ? Et tous ces raisonnements tirés de l'égoïsme ou de la couardise morale, de la crainte de manquer de pain pour nourrir ses enfants, ou de caractère pour les diriger, pensez-vous qu'il y ait là de quoi autoriser l'horrible exemple qu'il ne craint pas de donner à tous les hommes qui manquent de fortune ou d'énergie ? Il y aurait alors quelque chose de plus simple à faire, ce serait de tuer, comme font les Chinois, tous les enfants contrefaits ou qu'on n'a pas le moyen de nourrir, sous prétexte que la vie du pauvre et de l'infirme est malheureuse, et que la mort est un grand bien pour ceux qui entrent dans la vie sans vigueur, sans protection et sans patrimoine.

□ « D'honnêtes personnes mises à mal, des maris trompés, des femmes séduites, des accouchements clandestins étaient là les textes les plus ordinaires, et celui qui peuplait le mieux les enfants trouvés était toujours le plus applaudi. Cela me gagna; je formai ma façon de penser sur celle que je voyais en règle chez des gens très aimables, et dans le fond très honnêtes gens, et je me dis : puisque c'est l'usage du pays, quand on y vit on peut le suivre, voilà l'expédient que je cherchais. Je n'y déterminai gaillardement, sans le moindre scrupule, et le seul que j'eus à vaincre fut celui de Thérèse à qui j'eus toutes les peines du monde de faire adopter cet unique moyen de sauver son honneur » (*Confessions*, VII, Pl., p. 344).

— A votre tour, monsieur, vous plaidez avec chaleur, et moi, je ne fais pas de réserves en vous donnant raison. Si Rousseau n'a pas cru être le père des enfants de Thérèse, il a été presque aussi coupable de ne pas le dire qu'il l'eût été en les abandonnant sans cette excuse. Il devait à sa réputation, qui intéresse au plus haut point la cause de la philosophie et par conséquent celle du genre humain, de se disculper complètement, dût Thérèse l'abandonner mourant à toutes les horreurs de la solitude. Nous arrivons donc, par un chemin imprévu, à nous entendre, vous et moi, sur le devoir qui était imposé à Rousseau de plaider sa cause à tout prix; car vous semblez reconnaître qu'un si grand talent et une gloire si haute ne devaient pas se laisser flétrir, et nous voici d'accord sur la légitimité, l'autorité et même l'utilité de ses *Confessions*.

— J'ai raisonné à votre point de vue; mais que devient, je vous prie, l'autorité des *Confessions*, si le plus grand crime reproché à votre philosophe s'y trouve faussement avoué par lui ?

— Je vous répondrai que la justice civile et religieuse de vos pères arrachait beaucoup de faux aveux par la torture, et que la vie de Rousseau fut une torture morale sans exemple; mais je répondrai encore mieux en invoquant un autre motif de son silence, et ce second motif, vous ne m'avez pas encore permis de l'énoncer.

□ Ces raisons, Rousseau les a formulées dans une lettre adressée le 20 avril 1751 à Mme Dupin de Francueil, et les voici :

« Je gagne au jour la journée mon pain avec assez de peine; comment nourrirais-je encore une famille ? »

« Et si j'étais contraint de recourir au métier d'auteur, comment les soucis domestiques et les tracasseries des enfants me laisseraient-ils, dans mon grenier, la tranquillité d'esprit nécessaire pour faire un travail lucratif ? »

« Il faudrait donc recourir aux protections, à l'intrigue, au manège; briguer quelque vil emploi... »

« Accablé d'une maladie douloureuse et mortelle, je ne puis espérer encore une longue vie. »

— Je vous écoute avec attention.

— Eh bien, ce motif que je serais très porté à admettre et que je préférerais infiniment, c'est la générosité de Rousseau. Ce mot vous fait sourire, parce que vous persistez à voir en lui le type de la susceptibilité, de la rancune et de la misanthropie. Je vous répondrai que le caractère de Rousseau est très compliqué, agité sans cesse par les orages intérieurs et toujours porté aux réactions extrêmes. Chaque page de ses *Confessions* le prouve, et, bien qu'arrangé et médité, ce livre porte la vive empreinte des entraînements de son cœur et de sa pensée. Il s'y explique lui-même avec soin; il s'y révèle malgré lui beaucoup plus. A tout instant on le voit se sacrifier pour les autres et céder à des enthousiasmes chevaleresques qui donnent des armes contre lui. Je vous en citerais bien des exemples; mais cette discussion a été assez longue, et je ne veux plus qu'invoquer votre bonne foi et vous inviter à juger sans prévention les côtés saillants de son malheureux caractère. Ces côtés sont justement les deux tendances les plus opposées : l'irritabilité soupçonneuse sans trêve et la mansuétude inépuisable.

» Pour ne parler que de Thérèse, toute la vie de Rousseau est en même temps une méfiance d'elle (trop fondée peut-être !) et une affection réelle avec tous les attendrissements de la reconnaissance. Si tous les ennemis de Jean-Jacques fussent revenus à lui tant soit peu, je ne doute pas que, poussant

« Ayant à porter à la fois le déshonneur de leur naissance et celui de leur misère, que deviendront-ils ? »

Aux Enfants-Trouvés, les « enfants ne sont pas élevés délicatement; tant mieux pour eux, ils en deviennent plus robustes ».

« Ainsi voulait Platon que tous les enfants fussent élevés dans sa République; que chacun restât inconnu à son père, et que tous fussent les enfants de l'Etat. »

□ En réalité Rousseau a été sensible à cet aspect de la question. Il écrit dans les *Confessions* : « J'ai pu me tromper, mais non m'endurcir. Si je disais mes raisons, j'en dirais trop. Puisqu'elles ont pu me séduire, elles en

« *Volonté assés en saif plaisir & habitacion*  
*de l'air j'ingent Rousseau que j'aplaist*  
*et que j'admire* — *Hannet de la...*  
 le 31 mai 1861

~~.....~~  
~~.....~~  
 G. S. <sup>an.</sup> 31 mai 61.

*« *Volonté, maudite, toujours victime, si le bon grand...*  
 mon pauvre de voir fructifier*  
 C. Nancy 31 mai 61.

J'ai senti cet Demeure  
 le moi 31 mai 1861. ....  
 H. Perin

Madame de D'Enghien à visite  
 cette de suite sanctionnée par Jean Jacques  
 dont elle est s'aller savoir.  
 Elise D'Enghien  
 Jacques

l'oubli et le pardon jusqu'à l'excès, ce brutal, si sensible à la moindre marque de sollicitude ou de repentir, n'eût parlé d'eux avec enthousiasme. Il les eût fardés avec une bonne foi sans égale, comme il l'a fait pour Sophie, coquette ou infidèle, imprudente à coup sûr , et lui infligeant de cruelles souffrances ou la nécessité de se laisser accuser pour ne pas la trahir. Il ne lui reproche pourtant rien ; loin de là, il persiste à en faire un ange. Combien peu d'hommes, railés et blâmés comme il le fut à cause d'elle dans ce monde des beaux esprits qui était tout dans ce temps-là, fussent restés fidèles et discrets !

» Dans cette mansuétude de Rousseau est tout le fond de son âme, tout ce qu'elle avait de sain et de vraiment grand, même dans le désespoir. Ce désespoir a dû être plus profond encore quand il s'est vu accusé d'être un père dénaturé ; mais, pour se laver du reproche, il eût fallu vouer Thérèse au mépris public, et Rousseau s'est sacrifié. Le terrible courage qu'il avait eu jusque-là pour tout dire l'a abandonné. Sa liaison avec elle était devenue plus sérieuse avec le temps ; beaucoup de soins rendus et de malheurs partagés la lui avaient rendue chère, respectable jusqu'à un certain point. Peut-être aussi, croyant l'avoir purifiée par ses enseignements et le partage de ses épreuves, frémissait-il à l'idée de s'être trompé autrefois sur son compte. Peut-être en était-il venu à se dire : « Ces enfants que j'ai

*séduiraient bien d'autres : je ne veux pas exposer les jeunes gens qui pourraient me lire à se laisser abuser par la même erreur. Je me contenterai de dire qu'elle fut telle qu'en livrant mes enfants à l'éducation publique faute de pouvoir les élever moi-même, en les destinant à devenir ouvriers et paysans plutôt qu'aventuriers et coureurs de fortune, je crus faire un acte de Citoyen et de père, et je me regardai comme un membre de la République de Platon. Plus d'une fois depuis lors, les regrets de mon cœur m'ont appris que je m'étais trompé » (VIII, Pl., p. 357).*

Dans la suite de *l'Emile*, *Emile et Sophie*, ou *les Solitaires*, l'infidélité de la jeune femme n'est nullement douteuse, mais, malgré son bouleversement, Emile continue de l'estimer, au

méconnus étaient les miens ! » De là des remords et des regrets qu'il avoue. Et s'il est vrai, comme on l'a affirmé, qu'il se soit donné la mort et que son suicide ait eu pour cause une dernière infidélité de Thérèse, il y a quelque chose de grand encore dans l'égarement de sa funeste résolution. Il voit que toute sa vie de pardon ou de réparation envers cette femme a été une illusion déplorable, qu'il ne lui est plus possible de vivre avec elle sans la mépriser, qu'il lui a en vain sacrifié son repos et son honneur, qu'il va emporter dans la tombe une tache ineffaçable... Il embrasse Thérèse et meurt sans se rétracter. Voilà Rousseau tel que je le conçois...

— Tel que vous l'arrangez...

— Et tel que nul ne peut me prouver pourtant qu'il n'ait pas été.

— En résumé, vous le laissez blanc comme neige à l'idolâtrie de la postérité.

— Non, monsieur, je n'approuve entièrement Rousseau dans aucun de ces partis extrêmes qui le caractérisent. Je crois qu'il s'est suicidé toute sa vie pour céder au besoin que son cœur éprouvait de réparer les erreurs de son imagination ou les emportements de son caractère.

» Je crois qu'il n'a jamais su ni aimer ni haïr, parce qu'il a trop vivement subi le ressentiment et la tendresse, le soupçon et la confiance. Il a combattu la fatalité de son organisation sans pouvoir la vaincre. Je crois qu'il a

manqué de force physique et de courage moral au bout de la lutte, et que l'infortuné, après avoir trop passionnément défendu sa cause, l'a trop abandonnée. Ce qui a pu lui donner le change à sa dernière heure, c'est qu'il s'est senti emporté par cette fièvre qui lui faisait chercher le sublime. Pardonner trop et s'immoler follement, tout a été là pour lui en ce moment suprême.

» Je trouve donc à reprendre à sa vie et à sa mort, à ses ouvrages et à son caractère. On ne lui a pas reproché sans raison le paradoxe à certains égards et l'orgueil exigeant en certaines occasions. Rousseau appartient à la critique et sera toujours le digne objet de son examen sévère et impartial. Il nous appartient à tous, tant que nous sommes, de l'interroger et de le discuter; mais je crois que certains incidents de cette vie privée, dont on a fait tant de bruit et qui l'ont tant préoccupé lui-même, devraient être voilés jusqu'à nouvel ordre. Les temps ne sont pas accomplis, Rousseau n'est pas jugé. Il est trop près de nous, son souvenir est encore trop lié à nos propres orages pour que nous puissions équitablement l'absoudre sans réserve ou le condamner sans appel. Il y a bien d'autres morts illustres dont le procès n'est pas jugé et ne le sera peut-être jamais, entre autres Jean-Baptiste Rousseau<sup>□</sup>, contemporain de Jean-Jacques, qui mourut en protestant au nom du Christ contre la calomnie.

» La postérité se fait juste comme Dieu dans les âmes justes, c'est-à-dire qu'elle efface ce qui l'empêcherait de pardonner. Si Dieu absout le mal en connaissance de cause, que doit faire l'homme quand il ne peut lever le voile de la vérité? Il doit rejeter comme nul tout ce qui n'est pas prouvé, si l'œuvre laissée par l'accusé est bonne et belle, et témoigne de la pureté de ses intentions. Voilà, du reste, ce que fait l'histoire à mesure qu'elle regarde plus loin en arrière. Elle absout l'homme qui a pu blesser ses contemporains, en faveur du bienfait dont son œuvre a doté l'avenir...

Je n'ai point persuadé M. \*\*\*, et je n'avais pas un instant espéré que je le persuaderais. Rousseau n'est pas une gloire littéraire seulement, mais sa philosophie n'est pas non plus une doctrine particulière. Elle ne constitue pas un ensemble et un accord de notions sociales et religieuses dont on puisse se dire aujourd'hui l'apôtre et le vulgarisateur.

Ce qui caractérise Rousseau, c'est d'être un esprit, non pas l'esprit d'un siècle, mais l'esprit qui répond à certaines aspirations d'une série de siècles, et, pour ceux qui repoussent et condamnent ces aspirations, Rousseau n'existe pas. Il n'est à leurs yeux qu'un brillant écrivain, un cerveau rebelle à la coutume, un critique hautain, un misanthrope, un poète et un artiste. Il y a certainement de tout cela en lui, mais il y a encore autre chose qui fait concourir à un but immense

prix d'un courageux effort sur lui-même : « Cette âme forte conserve encore tout son ressort; elle est coupable sans être vile. (...) Je sentais (...) en mon fait particulier que ce qui rendait Sophie encore estimable en était plus désespérant pour moi » (O.c., Pl., IV, p. 898-901).

□ Considéré de son temps comme le plus grand poète lyrique français, Jean-Baptiste Rousseau (1671-1741) a en effet toujours protesté de son innocence dans l'affaire d'épigrammes qui lui valut de mourir en exil.



des torches d'incendie, des suppôts de Satan.

Je suis retourné aux Charmettes avec un ami plus bienveillant ; c'était pour nous un plaisir tout naïf de passer la matinée dans ces chambres et dans ce jardin si pauvres. Nous y étions comme ces enfants du peuple qui aiment à s'asseoir sur les fauteuils des princes et à promener leurs doigts sur la dorure des lambris. Nous étions contents de ne rien dire de Jean-Jacques et de nous intéresser à tous les détails de l'habitation, à toute la physionomie du pays environnant. C'était vivre un moment de la vie dont il avait vécu et boire à cette source de poésie que la nature tient toujours pleine et limpide pour qui la cherche sans désir impie de la troubler en y jetant des pierres.

Comme nous revenions à Chambéry, mon compagnon de voyage, qui avait entendu la fin de ma conversation de la veille avec M. \*\*\*, me demanda si je pensais vraiment que Rousseau ne fût pas le père des enfants de Thérèse. Je lui répondis que je ne pensais à rien à cet égard, puisque je manquais absolument de certitude.

— Mais enfin, reprit-il, où avez-vous pris cette idée qui a été un de vos moyens de défense ? comment n'est-elle venue sérieusement à aucun de ceux qui ont été les contemporains du philosophe ?

— Elle leur est venue très sérieusement, et c'est parce que je la leur ai

entendu exprimer que je l'ai eue souvent sans oser m'y arrêter. Mon grand-père était ce Dupin de Francueil □ dont Rousseau fut longtemps l'ami □. Plus tard, Rousseau méconnut son affection et ne revint à lui que de loin en loin □. C'est Thérèse qui amena la méfiance, afin d'empêcher certaines explications. Elle était venue souvent demander des secours à M. Dupin pour le philosophe. M. Dupin n'avait jamais refusé, jamais hésité ; mais ces secours, Thérèse en disposait pour elle-même ou pour son indigne famille □. Rousseau ne les eût point acceptés. Mon grand-père s'en doutait bien, mais il était riche, et il aimait mieux être dupé que de risquer de ne pas secourir son ami. Je n'ai pas connu mon grand-père ; mais j'ai su par ma grand-mère ce qu'il pensait de Thérèse, et vingt fois j'ai entendu madame Dupin dire à ceux qui accusaient Rousseau devant elle d'être un père dénaturé : « Oh ! pour cela, nous n'en savons rien, et Rousseau n'en savait rien lui-même. » Une fois, elle dit en haussant les épaules : « Est-ce que Rousseau pouvait avoir des enfants ? »

Rousseau aimait les enfants, cela est certain, et je crois qu'il eût aimé les siens. Je crois aussi que Thérèse, qui avait tant d'empire sur lui, ne les lui eût pas laissés abandonner, si elle n'eût craint des explications périlleuses. Je dis : je crois, mais je ne saurais affirmer, parce que le sophisme était parfois chez Rousseau la conscience

même. Il se prouvait des vérités très contestables, et il se mettait à les pratiquer avec une sincérité complète. Il a donc pu se persuader qu'il faisait son devoir envers ses enfants en ne se chargeant pas de leur sort. Il avait été conduit à cette cruauté de raisonnement par le peu d'aptitude qu'il avait reconnue en lui pour l'éducation pratique. Enfin le mieux à dire est peut-être ceci : que Rousseau, à l'époque où il fut père, n'était pas encore le grand Rousseau qu'il fut plus tard. Il n'aima la vertu qu'en la sentant déborder et apparaître comme la véritable forme de son génie austère. Qui la lui eût apprise auparavant ? Ce n'est pas madame de Warens, elle qui vivait en dehors de toute pratique. Ce n'est pas la vie errante, les amours de rencontre, la société des beaux esprits, l'exemple du grand monde, si bien suivi par les bourgeois du temps. Rousseau, homme fait, portait en lui l'amour du bien, l'enthousiasme du beau, et il n'en savait rien encore. L'absence d'éducation morale avait prolongé l'enfance de son esprit au-delà du terme ordinaire, et l'on peut même dire que son caractère eut toujours les illusions, les exagérations, les spontanités capricieuses de l'enfance. Il fut à l'égard de la philosophie comme nous sommes tous à l'égard de telle ou telle étude particulière dont nous découvrons tard l'importance, le charme et la profondeur. La philosophie régnante, au moment où il fut initié, n'était point moraliste. Elle sau-

□ George Sand était la petite-fille de Charles-Louis Dupin de Francueil et d'Aurore de Saxe, sa seconde femme.

□ « Il avait de l'esprit, de la figure (...). M. de Francueil aimait et cultivait les talents. La musique, qu'il savait fort bien, fut entre nous un moyen de liaison » (*Confessions*, Pl., p. 292). Jean-Jacques s'était « attaché » à lui en 1743. Après son retour de Venise, leurs rapports devinrent de plus en plus étroits. C'est pour lui que Rousseau écrivit ses *Institutions chimiques*. Francueil l'introduisit chez Mme d'Épinay dont il était l'amant et devint son employeur : Jean-Jacques tenait sa caisse lorsqu'il décida brusquement de changer de vie et de se faire copiste de musique.

□ En fait, Rousseau semble s'être éloigné pour toujours de Francueil au moment de sa réforme, mais il ne garda de lui que d'excellents souvenirs, malgré l'ombre portée sur leur amitié par l'attitude de celui-ci lors des répétitions des *Muses galantes* et du *Devin du village*. C'est par une note tardive des *Confessions* (Pl., p. 362, 1163) que Rousseau admet son « admission dans le complot » tramé contre lui par ses anciens amis.

□ Dans les *Confessions*, Rousseau disculpe Thérèse de ces manigances en les attribuant à sa mère : « Une chose qui me surprit beaucoup davantage fut d'apprendre qu'outre les entretiens particuliers que Diderot et Grimm avaient eus souvent avec l'une et avec l'autre pour les détacher de moi, et qui n'avaient pas réussi par la résistance de Thérèse, tous deux avaient eu depuis lors de fréquents et secrets colloques avec sa mère, sans qu'elle eût pu rien savoir de ce qui se brassait entre eux. Elle savait seulement que les petits présents s'en étaient mêlés, et qu'il y avait de petites allées et venues dont on tâchait de lui faire mystère » (Pl., p. 418).



taut d'emblée par-dessus les vrais devoirs en haine des entraves injustes. Rousseau, plus logicien et plus idéaliste que les autres, comprit alors que la liberté n'était pas tout, et que la philosophie devait être une vertu, une religion, une loi sociale. Qu'il se soit trompé souvent dans ses déductions, il importe peu aujourd'hui. Son socialisme n'est pas plus coupable des excès révolutionnaires que la doctrine évangélique n'est coupable de la Saint-Barthélemy. Son but est immense, son vouloir est sublime, sa sincérité frappante.

Finissons-en donc avec les reproches qui peuvent s'attacher à sa vie et qui m'ont souvent navré et paralysé moi-même dans mon culte pour sa mémoire. Je n'ai jamais cédé intérieurement à ces répulsions qu'il m'inspirait sans éprouver aussitôt un remords de ma faiblesse. Il faut avoir la force d'aimer les grands hommes avec leurs taches et leurs ombres. Voilà pourquoi je n'ai jamais insisté et n'insiste pas encore sur les faits douteux qui pourraient jusqu'à un certain point innocenter Rousseau de sa principale faute. Je lui dois de l'accepter avec cette faute. Il m'a fait tant de bien, il m'a ouvert tant d'horizons, il m'a créé tant de nobles jouissances, il m'a si bien détaché des sottises distinctions sociales et des mille choses vaines à la possession desquelles j'ai tant vu autour de moi sacrifier le vrai bonheur et la vraie dignité, que je ne me reconnais pas le droit de lui demander

compte de ses erreurs. Depuis quand l'obligé a-t-il bonne grâce à faire comparaître son bienfaiteur sur la sellette de l'accusé ?

Enfin Rousseau a été le plus malheureux des hommes, et sa mémoire est encore une des plus discutées et des plus outragées qu'il y ait. La pitié qu'il inspire lui survit, on le sent persécuté encore; dès lors, on a besoin de le défendre, de l'aimer comme s'il était là, et de s'imaginer qu'on le console, comme s'il pouvait vous entendre et guérir de sa douleur.

Ne sait-on pas, d'ailleurs, que madame d'Houdetot , qui eut pendant une année au moins la confiance entière de Jean-Jacques, affirmait qu'il ne se croyait pas le père des enfants de Thérèse ? On sait aussi qu'il autorisa madame de Luxembourg  à faire faire des recherches pour retrouver un de ces enfants ? Pourquoi un seul  ? Rousseau n'aurait donc eu d'entrailles que pour celui-là ? En tout cas, même en faveur de celui-là, il n'y eut pas certitude, car ces recherches furent à peine commencées par Laroche, valet de chambre de la maréchale, qu'elles devinrent pour Rousseau un tourment grave, un véritable sujet d'effroi. « Si l'on m'eût, dit-il, présenté quelque enfant pour le mien, le doute, si ce l'était bien en effet, si on ne lui en substituait point un autre, m'eût resserré le cœur par l'incertitude . »

Rousseau était soupçonneux, et cette méfiance à l'endroit de l'enfant qu'on



Elisabeth-Sophie-Françoise de Bellegarde, Comtesse d'Houdetot (1730-1813). Rousseau raconte dans le Livre neuvième des *Confessions* la passion qu'elle lui inspira : « Elle vint, je la vis, j'étais ivre d'amour sans objet, cette ivresse fascina mes yeux, cet objet se fixa sur elle, je vis ma Julie en Mme d'Houdetot, et bientôt je ne vis plus que Mme d'Houdetot, mais revêtue de toutes les perfections dont je venais d'orner l'idole de mon cœur. (...) Hélas ! ce fut bien tard, ce fut bien cruellement brûlé d'une passion non moins vive que malheureuse, pour une femme dont le cœur était plein d'un autre amour. »

Madeleine Angelique de Luxembourg, née Neuville Villeroy, femme en secondes nocas du

Maréchal de Luxembourg (1707-1787). Mme de Luxembourg voulait en effet faire élever l'aîné des enfants de Rousseau. Les Luxembourg témoignèrent longtemps une grande amitié à Rousseau et lui donnèrent asile dans le parc de leur château de Montmorency. « C'est dans cette profonde et délicieuse solitude qu'au milieu des bois et des eaux, aux concerts des oiseaux de toutes espèces, au parfum de la fleur d'orange je composai dans une continuelle extase le cinquième livre de l'*Emile* dont je dus en grande partie le coloris assez frais à la vive impression du local où je l'écrivais. » (*Confessions*, Livre dixième.)

Dans la lettre du 12 juin 1761 qui provoqua ces recherches Rousseau parlait de ses « cinq

enfants » « mis aux Enfants-Trouvés, et avec si peu de précaution pour les reconnaître un jour, qu'il n'avait pas même gardé la date de leur naissance ». S'il réservait à l'aîné un sort particulier, c'était parce qu'il lui semblait un peu moins difficile de le retrouver : « Je fis mettre seulement dans les langes de l'aîné une marque dont j'ai gardé le double; il doit être né, ce me semble, dans l'hiver de 46 à 47, ou à peu près. »

George Sand tronque quelque peu le texte des *Confessions* : « Je fus moins fâché de ce mauvais succès que je ne l'aurais été si j'avais suivi cet enfant dès sa naissance. Si à l'aide du renseignement on m'eût présenté quelque enfant pour le mien, le doute, si ce l'était bien en effet (...) m'eût resserré le cœur par l'incerti-

lui eût présenté pouvait bien être de deux sortes. Malgré les aveux de son repentir, il y a une certaine *cause du moment* □ qu'il signale, mais qu'il ne veut pas dire, et cette réticence est bien frappante. Il faut relire sur tout cela l'opinion de M. de Barruel□, qui ne craint pas d'affirmer ce que nous indiquons.

On insistera, je le sais, sur les propres aveux de Rousseau, sur ses remords très explicites et très éloquemment exprimés. Rousseau est souvent déclamatoire, je ne le nie pas; mais il l'est naïvement ou avec travail. Je ne le trouve pas un instant naïf dans les regrets qu'il exprime d'avoir méconnu ses devoirs de père, pas plus qu'il n'est véritablement sincère dans ses essais de justification; il y a là comme un effort, autant pour se repentir que pour se justifier. La nature parle cependant à son cœur au commencement de l'*Emile*; mais ce cri de douleur peut parfaitement se traduire ainsi: « Que n'ai-je eu des enfants à aimer avec certitude□! »

Admettons pourtant qu'il ait eu des remords bien réels; il y en a de deux sortes: ceux que laisse une faute sciemment commise, et ceux que fait naître après coup une faute involontaire. Ceux de Rousseau n'étaient peut-être pas même de la seconde catégorie. S'il croyait à la faute involontaire, c'était peut-être seulement par accès, les jours où, lisant ses *Confessions* à Thérèse, il subissait son empire, s'effrayait de ses reproches,

revenait sur ses propres souvenirs, s'alarmait dans sa propre conscience et se chargeait lui-même dans la crainte de déplaire ou de s'être trompé.

Cette vulgaire histoire ne se retrouve-t-elle pas dans tous les ménages plus ou moins légitimes? Nous connaissons un vieillard dont elle fait le tourment. Il a renvoyé sa Thérèse le jour où elle est devenue mère. Peu de jours après, la Thérèse a su lui persuader qu'il était le père de l'enfant. Ce n'est point une âme dénaturée; il a repris Thérèse, dont les soins lui manquaient, et il élève l'enfant, et, tous les jours, Thérèse lui dit:

— Vous avez été bien méchant, car vous avez failli le laisser mettre aux Enfants trouvés.

Et le vieillard s'accuse et se repent. S'il écrivait ses confessions, il dirait peut-être:

« J'ai été bien tenté d'imiter Rousseau et de mettre cet enfant à l'hôpital, car enfin je me souviens bien... »

Mais Thérèse arriverait, lui ôterait la plume des mains, lui ferait une scène, et il effacerait pour corriger ainsi: « Car enfin... j'ai eu peur de faire des sacrifices, et je dois avouer que j'ai un fond d'avarice dont ma pauvre Thérèse m'a corrigé. » Ah! si ce brave homme pouvait lire ceci!... Mais il ne le lira pas, Thérèse y mettra bon ordre.

La véritable faute de Rousseau, c'est d'avoir persévéré dans son attache-

ment pour cette femme qui, plus ou moins coupable, était à coup sûr indigne de lui, et qui exploita misérablement à son profit les défaillances de ce caractère endolori et cette cruelle imagination, si habile à le torturer. On ne vit pas impunément avec un petit esprit: on ne contracte pas ses défauts, on ne perd pas sa propre grandeur quand on est Jean-Jacques Rousseau; mais on la sent troublée, combattue, exaltée, égarée, et on fait en pure perte d'immenses efforts pour la mettre au niveau de misères indignes d'elle.

Chaque enfant n'a qu'un père selon les lois naturelles, et il est possible, après tout, que Rousseau fût le père naturel des enfants de Thérèse; mais, lorsqu'il y a d'autres pères présumables, la nature n'a pas, quoi qu'on en dise, de critérium révélateur pour indiquer au véritable père ses devoirs et ses droits. Ceci soulèverait, d'ailleurs, une question immense, que nous ne voulons pas traiter ici, mais qu'on doit au moins entrevoir quand il s'agit d'un fait aussi grave que la condamnation d'un grand personnage historique. Cette question est celle que les lois civiles n'ont pu résoudre et qu'elles ont tranchée hardiment en défendant la recherche de la paternité d'une part, et en imposant de l'autre les obligations de la paternité envers tous les enfants nés dans le mariage. La loi a sa logique: si elle impose au mari un devoir rigoureux, elle lui attribue un droit rigoureux aussi sur la

*tude, et je n'aurais point goûté dans tout son charme le vrai sentiment de la nature: il a besoin pour se soutenir au moins durant l'enfance d'être appuyé par l'habitude. Le long éloignement d'un enfant qu'on ne connaît pas encore affaiblit, anéantit enfin les sentiments paternels et maternels, et jamais on n'aimera celui qu'on a mis en nourrice comme celui qu'on a nourri sous ses yeux. La réflexion que je fais ici peut exténuer mes torts dans leurs effets, mais c'est en les aggravant dans leur source » (Pl., p. 558).*

□ Il ne semble pas qu'on rencontre ces termes sous la plume de Rousseau.

□ Opinion bien suspecte! Dans sa *Vie de J.-J. Rousseau* (1789) le comte de Barruel-Beauvert s'ingéniait à présenter Thérèse Levasseur comme une « *couleuvre* »: « *paysanne vicieuse* », il « *n'est pas d'indélicatesses et de noirceurs dont la femme de Rousseau ne se soit avisée pour le tourmenter et le captiver* »! (Charly Guyot, *Plaidoyer pour Thérèse Levasseur*, p. 11-12).

□ « *Celui qui ne peut remplir les devoirs de père n'a point droit de le devenir. Il n'y a ni pauvreté ni travaux ni respect humain qui le dispensent de nourrir ses enfants, et de les élever lui-même. Lecteurs, vous pouvez m'en croire. Je prédis à quiconque a des entrailles et néglige de si saints devoirs qu'il versera longtemps sur sa faute des*

*larmes amères, et n'en sera jamais consolé* » (*Emile*, Livre I, o.c., Pl., p. 262-263). — Rousseau a lui-même évoqué plusieurs fois cet aveu en termes parfaitement explicites. Dans un fragment conservé à la bibliothèque de Neuchâtel: « *Tout lecteur sentira, je m'assure, qu'un homme qui n'a nul remords de sa faute ou qui veut la cacher au public se gardera de parler ainsi* » (O.c., Pl. I, p. 1164). Dans les *Confessions*: « *Le remords enfin devient si vif qu'il m'arrache presque l'aveu public de ma faute au commencement de l'Emile* » (*ibid.*, p. 534).

conduite de sa femme. C'est à lui de la séquestrer ou de la surveiller, s'il n'a pas foi en elle. Dans les unions libres, et celle de Rousseau était une affaire de hasard, nullement sérieuse au début, l'homme, n'ayant pas de droits, n'a pas de devoirs. Thérèse n'était pas vierge, elle ne fut ni séduite ni trompée par lui, et ses relations dans la vieillesse avec le premier venu, — elle s'éprit à cinquante-sept ans, sous les yeux de Rousseau d'un palefrenier qui eût pu être son petit-fils, — prouvent ce qu'elle avait dû être, ce qu'elle avait toujours été.

Sacrifions donc Thérèse à Rousseau sans trop de scrupule, car Rousseau s'est trop sacrifié pour elle, et cela n'est pas juste. La postérité ne doit pas accepter cette immolation sublime et puérile, cet excès de générosité insensée dont l'inimitié et l'hypocrisie ont fait et font encore leur cri de triomphe. Ou Rousseau n'était pas le père des enfants que mademoiselle Levasseur a laissé mettre à l'hôpital, ou il avait pleinement le droit de croire qu'il ne l'était pas. Qu'on se donne la peine d'en rechercher des preuves irrécusables, on les trouvera. Que n'ai-je vingt ans et la liberté, c'est-à-dire le temps ! je consacrerai ma vie, s'il le fallait, à découvrir ces preuves de la véritable opinion de Rousseau sur Thérèse dans les premières années de leur intimité. Combien de jeunes gens s'épuisent en de stériles essais littéraires, quand il y a dans le passé tant

de mystères à découvrir pour redresser le présent et pour éclairer l'avenir !

Une découverte a été récemment publiée sur le genre de mort de Rousseau, et nous ne devons pas clore nos réflexions sur sa vie sans dire quelques mots de cette découverte. Nous avons Cru d'après Corancez et madame de Staël au suicide de Rousseau. D'après de nouvelles informations, nous ne devons plus croire au coup de pistolet. Le masque, moulé en plâtre par Houdon n'offrait, d'après des témoignages certains, que la trace d'une légère égratignure. Reste l'hypothèse du poison, qui n'est pas détruite, et celle d'un épanchement au cerveau, résultat du violent chagrin qui saisit Rousseau en découvrant la honteuse infidélité de Thérèse.

Les hypocrites triomphent encore de ceci, que Rousseau, après avoir éloquemment combattu le suicide, a couronné par le suicide le système de contradictions de sa philosophie. La condamnation du suicide par Rousseau tombe du plus haut possible, c'est-à-dire du sommet de son génie, de sa raison, de sa conscience. Que, malade, épuisé, égaré par un moment de désespoir et d'indignation, il ait attenté à sa vie, il n'y a là ni crime prémédité contre la loi divine qui fait de la vie une chose sacrée, ni abandon raisonné de ses propres principes.

Qu'on relise sur tout cela non pas le mieux écrit, mais le mieux étudié et le plus substantiel des commentaires sur



□ C'est un an après la mort de Jean-Jacques que le bruit se mit à courir d'une liaison entre Thérèse et Jean-Henry Bally, alias Nicolas Montretout, valet de chambre de M. de Girardin, qui avait alors 33 ans. En novembre 1779, tandis que les *Mémoires secrets* de Bachaumont annonçaient leur mariage, ils quittèrent Ermenonville pour aller s'établir au Plessis-Belleville; elle demeura sous sa coupe, le désignant comme son « homme de confiance », jusqu'à sa mort, en 1801 (Ch. Guyot, *Pleidoyer pour Thérèse Levasseur*).

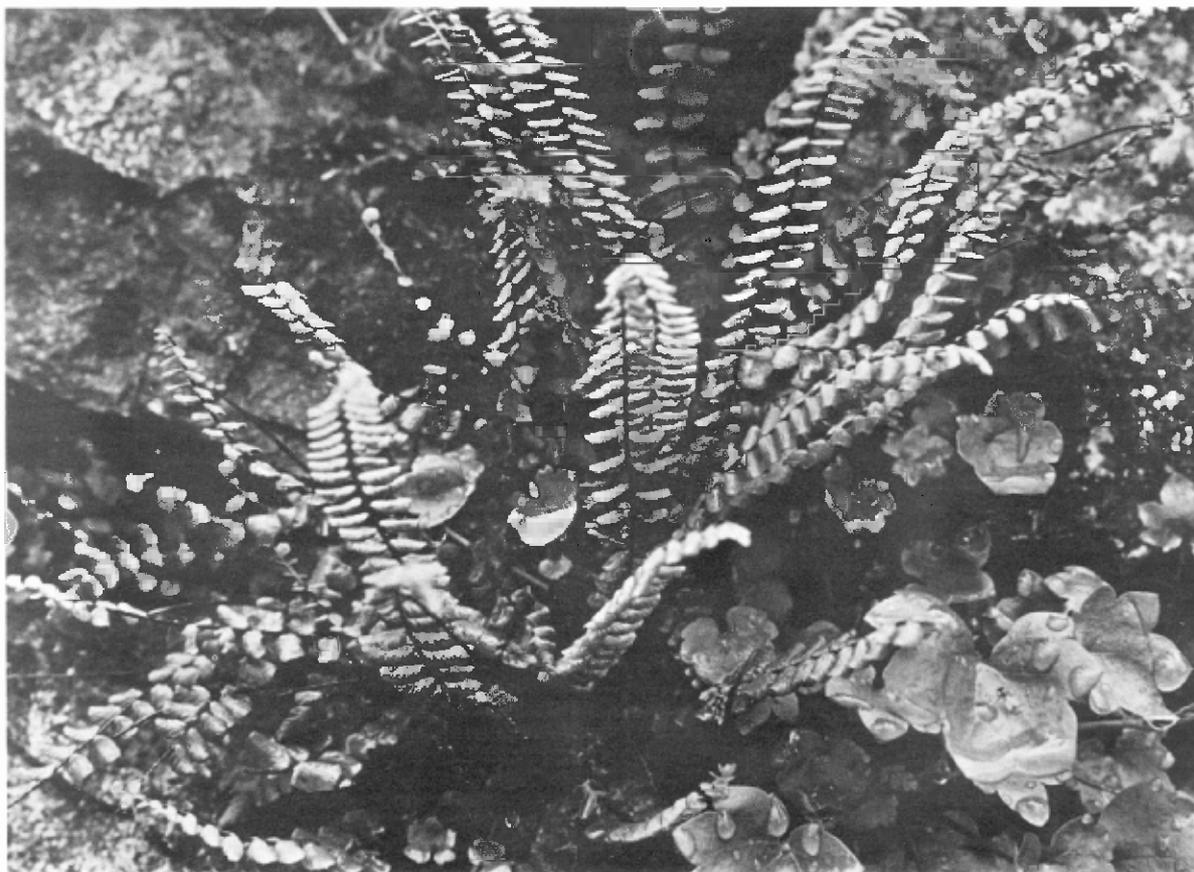
□ « Je puis dire avoir goûté, durant ces six ou sept ans, le plus parfait bonheur domestique que la faiblesse humaine puisse comporter. Le cœur de ma Thérèse était celui d'un ange; notre

attachement croissait avec notre intimité, et nous sentions davantage, de jour en jour, combien nous étions faits l'un pour l'autre » (*Confessions*, Pl., p. 353).

□ Les *Lettres de Mme de Staël sur les ouvrages et le caractère de J.-J. Rousseau* (1788) et la série de six articles que Corancez a consacrés à Rousseau dans le *Journal de Paris* en 1798, reprise abrégée d'un long manuscrit de 1788. Le sixième se présentait comme une démonstration en forme du suicide de Rousseau : « Observations sur les circonstances qui ont précédé, accompagné et suivi le mort de J.-J. Rousseau, adressées à Madame de Staël qui dans son ouvrage sur Rousseau paraît n'avoir sur cette mort que des idées incer-

taines ». R.-A. Leigh vient de démontrer définitivement l'inanité des assertions de Corancez dans « *La Mort de Jean-Jacques Rousseau : images d'Épinal et roman policier* » (*Revue d'histoire littéraire de la France*, mars-juin 1979, p. 187-198).

□ C'est dans l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean-Jacques Rousseau*, publié en 1822 par Musset-Pathay, qu'on pouvait trouver cette allégation, à laquelle Sainte-Beuve notamment a accordé foi : après avoir absorbé un poison dans une tasse de café, Rousseau se serait « terminé », pour abrégier la durée de ses souffrances, « par un coup de pistolet » (Charly Guyot, *Pleidoyer pour Thérèse Levasseur*, p. 140).



□ En 1862, examinant le masque de Rousseau fait par Houdon le lendemain de sa mort, François Raspail avait prétendu qu'une trace de blessure au front semblait révéler la marque d'un instrument contondant... Même après l'exhumation des restes du « philosophe » (18 décembre 1887), le doute ne fut définitivement levé qu'en 1913 : un nouvel examen du moulage permit au professeur Lacassagne de conclure que la plaie s'expliquait, comme l'avait d'ailleurs constaté l'autopsie, par la chute du mourant sur le carreau de la chambre, tous les symptômes ressentis par Rousseau attestant une crise d'urémie à forme apoplectique et foudroyante (Ch. Guyot, p. 138-139).

□ La thèse de l'empoisonnement avait été lancée par Corancez, alors que d'après l'autopsie « l'estomac ne contenait que le café au lait que M. Rousseau avait pris, suivant sa coutume, pour son déjeuner ».

□ Interprétation romanesque du procès-verbal de l'autopsie de Rousseau, faite en présence de deux médecins et de quatre chirurgiens et qui fut imprimée dès 1778. « *L'ouverture de la tête, et l'examen des parties renfermées dans le crâne, nous ont fait voir une quantité très considérable (plus de huit onces) de sérosité épanchée entre la substance du cerveau et les membranes qui le couvrent* », la « *pression de cette sérosité* » constituant la seule « *cause apparente* » du décès de l'écrivain.

□ Né le 6 juin 1768, Victor-Donatien de Musset est connu sous le nom de Musset-Pathay. Il est très laudatif pour Rousseau, dont il cherche à justifier toute la conduite dans son ouvrage *Histoire de la vie et des ouvrages de Jean-Jacques Rousseau* « composée de documents authentiques, et dont une partie est restée inconnue jusqu'à ce jour, d'une biographie de ses contemporains, etc. » (Paris, 1821, 2 vol., in-8°). La 2<sup>e</sup> édition (Paris, 1822) est augmentée de *Lettres inédites à Mme d'Houdetot* (2 vol. in-12). La rare et intéressante relation de Corancez, intitulée *De Jean-Jacques Rousseau*, est reproduite presque en entier dans l'ouvrage de Musset, qui partage l'opinion de cet écrivain sur le suicide de Jean-Jacques. Musset-Pathay a édité les *Œuvres complètes*

la vie, les écrits et la mort de Rousseau, dans l'édition de M. Musset-Pathay□. C'est encore le travail le plus complet, le plus fervent pour guider l'opinion et rassurer le cœur sur le compte de l'immortel auteur des *Confessions*. Il y a parti pris de le justifier, dira-t-on : nous ne le nions pas ; mais ce sont les avocats les plus convaincus qui trouvent les raisons les plus fortes. Nous voici bien loin des Charmettes, et la *vilaine femme* de Rousseau, comme l'appelaient les contemporains de sa vieillesse, nous a trop fait oublier sa belle-maman, madame de Warens. En traçant son portrait, M. Arsène Houssaye est devenu amoureux d'elle. C'est d'un artiste et d'un poète, et c'est, après tout, d'une bonne philosophie. Rousseau a beaucoup idéalisé sa bienfaitrice tout en la *réalisant* sans scrupule, et il a eu raison dans les deux cas, parce qu'il a été sincère, parce qu'il a laissé parler sa mémoire et son cœur, ce qui vaut toujours mieux que le calcul qu'on s'impose ou les réticences qu'on subit. Ce qu'il y a de trop réel dans madame de Warens nous choque démesurément aujourd'hui, et pourtant nous nous piquons d'être le siècle de la critique par excellence. Nous devrions dès lors faire un effort d'esprit pour nous reporter aux idées d'il y a cent ans, pour apprécier le milieu, le pays, l'époque et surtout l'éducation que recevaient les femmes dans ces belles contrées un peu sauvages à beaucoup d'égards, et où régnaient l'ignorance

de J.-J. Rousseau (Ed. de Mme Perronneau, Paris, 1818-1820). Il publiera encore un *Précis des circonstances de la vie de J.-J. Rousseau depuis l'époque où il a terminé ses Confessions jusqu'à sa mort* (Paris 1823 in 8°), une *Réponse à la lettre de M. Stanislas de Girardin sur la mort de J.-J. Rousseau* (1824), un *1<sup>er</sup> examen critique de l'édition de Rousseau publié par M. Anguis* (1824) et un *Examen des Confessions et des critiques qu'on en a faites* (1824).

et une certaine brutalité de mœurs. Acceptons donc madame de Warens et n'acceptons pas Thérèse. Retirons notre pardon à celle qui rendit le philosophe ridicule et odieux en apparence ; accordons-le tout entier à celle qui lui fit de si belles années et qui ne le trompa jamais. Madame de Warens se confessait si facilement, qu'elle a disposé sans doute le génie de Rousseau à écrire l'impérissable livre des *Confessions*. Elle lui a révélé le culte de la nature ; elle l'a fait poète, comme elle l'a fait artiste et savant. Sachant ou comprenant tout, elle ne mettait pas l'orthographe ; elle en est d'autant plus la femme de son siècle. Assez belle encore pour spéculer sur ses charmes comme tant de dames de la cour, elle se donnait pour rien à des gens de rien. Parmi ces gens de rien, il y avait l'humble Claude Anet, un homme de cœur et de mérite, et le petit Rousseau, qui fut un des deux premiers hommes de son temps. Elle n'était donc pas toujours aveugle, et on peut lui pardonner M. de Courtilles□... ou plutôt l'oublier et faire rentrer son image dans le néant.

Voyageurs, allez aux Charmettes, n'écrivez rien sur le livret, cueillez un brin de pervenche, et ne voyez là que les ombres de Jean-Jacques et de la belle Louise, se promenant tête à tête dans un des plus beaux pays du monde, ne songeant plus guère à Claude Anet, ne songeant pas encore à Vintzenried□, enfin ne prévoyant ni

□ Le successeur de Jean-Jacques, Jean-Samuel-Rodolphe Wintzenried, fils du châtelain et justicier de Courtilles dans le canton de Vaud, se faisait volontiers appeler de ce nom. Le terme apparaît dans un passage où Rousseau revient sur le portrait vengeur qu'il en avait tracé : « Au fond Courtille n'était pas mauvais, et parut me revoir avec plus de plaisir que de chagrin » (Pl., p. 270).

Thérèse, ni la gloire, ni la misère, ni la persécution, ni les curieux, ni les ingrats, ni les insulteurs.

FIN



La Quintinie

La Quintinie

**Jacques,  
Mademoiselle  
La Quintinie  
et le point de vue  
de Wolmar**

par Michel DELON

La comparaison de textes littéraires peut s'établir de diverses manières : dans la continuité et la relation métonymique ou réactivement, dans ce qu'il faudrait appeler pour le parallélisme, la relation métaphorique. Dans un cas, les rapports s'exercent sous forme d'emprunts, de souvenirs, de réminiscences, sous forme de tout ce que l'histoire littéraire désigne par la notion de source. Il s'agit dans l'autre de considérer les textes comme révélateurs l'un de l'autre, le texte chronologiquement postérieur pouvant aussi bien expliquer celui qui lui est antérieur qu'il est éclairé par lui. Lorsque Lacan lit Kant avec Sade, il tente une lecture croisée, lecture kantienne de Sade, sadienne de Kant, qui donne aux deux œuvres une dimension nouvelle, insoupçonnée.

Entre Rousseau et George Sand, la relation métonymique est explicite : filiation affichée et référence ostensible. Dans *Jacques*, parmi les premiers romans de Sand, le héros est accusé par son rival d'être « *une mauvaise copie de M. de Wolmar* »<sup>1</sup> tandis qu'à l'autre extrémité de cette production romanesque, Rousseau apparaît plusieurs fois dans *Mademoiselle La Quintinie* comme l'homme des *Confessions* et des *Rêveries*, l'homme d'un paysage et d'un style de vie<sup>2</sup>. L'histoire littéraire doit repérer ce qu'il a fourni à Sand comme thèmes ou formes, images ou idées. Mais rétroactivement, la romancière du XIX<sup>e</sup> siècle constitue un certain objet Rousseau, à la fois texte et mythe, et développe divers possibles de l'œuvre rousseauiste. C'est à quelques aspects de l'échange intertextuel entre *La Nouvelle Héloïse* d'une part, *Jacques* et *Mademoiselle La Quintinie* de l'autre, que je voudrais m'attacher. Trois caractères me semblent justifier ce rapprochement : la forme épistolaire, une topologie centrée autour du massif alpin et une situation conflictuelle assurant le dynamisme de chaque roman.

L'étude du genre par lettres permet de situer les trois textes historiquement. Si l'œuvre de Rousseau correspond à son plein usage, *Jacques*, soixante-dix ans plus tard et surtout *Mademoiselle La Quintinie*, un siècle après *La Nouvelle Héloïse*, marquent un épuisement de la forme<sup>3</sup>. Rousseau cherche dans le roman épistolaire une expression qui puisse échapper à la convention, être rythmée par un élan lyrique et s'ouvrir à la multiplicité des points de vue. On sait le rôle de cette fiction de la non-fiction que développe la double préface de *Julie* et que rappellent les notes de l'auteur devenu simple éditeur. *Jacques* maintient une telle fiction. Une note avertit que « *beau-coup de lettres ont été supprimées* » (p. 227) et l'éditeur, après la dernière lettre du recueil, précise en quelques lignes le dénouement. La préface de *Mademoiselle La Quintinie* abandonne toute prétention au document véri-

dique et la forme proprement épistolaire ne se maintient que durant les deux tiers du roman. Après la 27<sup>e</sup> lettre, les héros se taisent et la romancière reprend la parole pour éclaircir la situation et remettre chacun à sa place. Quelques lettres interviennent comme citations dans ce récit. Une des voix du texte domine les autres et couvre la polyphonie initiale. La forme, entre 1761 et 1863, a perdu son épaisseur expérimentale et heuristique.

Du même mouvement, la dimension temporelle se rétrécit. *La Nouvelle Héloïse* déroule ses six parties au long d'une vie, avec le grand silence central. La transformation morale des personnages qui forme l'axe de l'œuvre, ne peut advenir qu'avec les années, selon la même lenteur que la végétation de l'Elysée. Le rythme des lettres, jamais datées, change au gré des situations et des sentiments. Les dates sont également absentes dans *Jacques*. Le récit mène des fiançailles au mariage et de la naissance des enfants à la séparation, mais le rythme devient plus uniforme. L'échange épistolaire dans *Mademoiselle La Quintinie* se réduit à un mois de durée. La première lettre est datée du 1<sup>er</sup> juin 1861, la dernière du 23. L'exactitude chronologique correspond en fait à une évacuation du temps comme modulation et virtualité lyrique.

Pour Sand, le roman épistolaire est surtout moyen pour exposer des points de vue différents. Là où Rousseau multipliait les relations entre les cinq personnages principaux pour croiser le plus grand nombre de correspondances et éviter les lettres strictement informatives, Sand limite les échanges. A part quelques missives d'amour, l'essentiel de *Jacques* est constitué par trois correspondances parallèles, trois relations privilégiées de confiance, celle de Fernande et de son amie Clémence, celle d'Octave et de son ami Herbert, celle enfin et surtout de Jacques et de Sylvia. Clémence est extérieure à l'action, Herbert reste marginal, seule la liaison épistolaire entre Jacques et Sylvia se colore de diverses résonances et représente une réelle réciprocité. L'échec final du couple entre Jacques et Fernande est inscrit dans cette structure formelle. A la confiance amicale succèdent dans *Mademoiselle La Quintinie* la confession et la direction de conscience. Le genre par lettres rencontre là une pratique aussi bien laïque que religieuse, puisque les longs rapports qu'Emile envoie à son père sont exactement parallèles à ceux que l'héroïne adresse à Moréali. Mais ce type de lettres est codifié et peu susceptible de variations. L'échange épistolaire s'arrête lorsque M. Lermontier, le père d'Emile, arrive sur place et s'impose comme la figure positive. Le retour au récit correspond à la victoire du discours monologique qu'il incarne.

Cette forme chez Rousseau est à la recherche d'un consensus. Elle constate chez Sand une discordance. *Jacques* peut introduire sur le mode sensible les effets de points de vue contradictoires utilisés par le roman libertin du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est qu'il donne à voir l'incompatibilité des caractères et ce qui attendra notre époque pour s'appeler l'incommunicabilité. Dans *Mademoiselle La Quintinie*, aucun dialogue n'est réel entre le cléricisme et le spiritualisme laïc. Ce qui était jeu de mensonges et d'illusions dans le roman libertin devient drame de l'incompréhension psychologique ou idéologique. Ce n'est pas qu'il faille confondre *La Nouvelle Héloïse* avec la transparence rêvée de Clarens et la trajectoire du roman avec le projet de Wolmar. Les fondations de Clarens sont fissurées d'une faille, c'est le secret de Julie, c'est aussi sans doute le sens de sa disparition. Mais l'œuvre de Rousseau se constitue de l'effort pour combler cette faille. *Jacques* est encore habité d'une telle tension. *Mademoiselle La Quintinie* refuse d'emblée un compromis. A travers des modalités diverses, le roman épistolaire met en place une structure conflictuelle qui peut être décrite au niveau des lieux ou des personnages.

Les bords du lac de Genève se définissent par leur décor alpin, leur opposition à Paris et la tentation italienne. La visite du Valais, le séjour parisien et le voyage en Italie, autant d'expériences de Saint-Preux qui prennent sens les unes par rapport aux autres. Le Dauphiné de *Jacques* se caractérise également comme l'opposé de Paris et des provinces de plaine. Sylvia a été élevée parmi les montagnards, Jacques choisit de vivre près d'eux, ils refusent une certaine vie sociale, une morale mondaine aussi à laquelle sont condamnées les âmes faibles. Cet élitisme de l'altitude débouche sur l'image finale : Jacques escaladant seul « *la cime des glaciers* » et s'enfonçant « *très avant dans les neiges* ». Son suicide se confond avec le grand silence de la glace. La topologie redouble les contradictions politiques et historiques. Le monde montagnard est analogique de l'aventure révolutionnaire et impériale, le monde parisien et tourangeau analogique du réalisme des affaires et de la Restauration.

Par-delà les monts, l'armée d'Italie a découvert une terre de passion. A Milan, Jacques était fou d'amour pour la marquise Orseolo, « *la plus belle femme d'Italie, et de l'esprit comme un démon* » (p. 62), à Naples pour une chanteuse célèbre, tandis qu'à Gênes se nouaient les intrigues d'où naquirent Sylvia et le mystère du récit. Mais la marquise Orseolo trompa le jeune officier avec son confesseur, la chanteuse ne fut pas plus fidèle et la mère de Sylvia n'est finalement que la conformiste mère de Fernande. On retrouve là l'atmosphère des amours de

Milord Edouard, la violence de la marquise napolitaine et l'ombre du couvent où s'enferme Laure. Les bords du lac de Genève restent à l'abri de tels excès, mais ils résonnent des sonnets de Pétrarque ou des opéras italiens. Cette Italie est double, passionnée et bigote, lyrique et dangereuse : le dédoublement devient duplicité dans **Mademoiselle La Quintinie**.

La scène de ce roman se déroule sur les rivages du lac du Bourget. A la manière de chez Rousseau, nous sommes « au pied des Alpes », on prend la barque pour traverser l'eau, on se promène en montagne. La vie savoyarde conserve « cette politesse provinciale qu'on raille à Paris » (p. 10) et la récente annexion à la France ne peut effacer la proximité italienne. « Comme en Italie, la vigne court en guirlandes sur les arbres » tandis que certains soirs, le ciel ressemble « à un ciel de Naples » (p. 13). La référence aux lieux chantés par Rousseau souligne ces effets de reprise en même temps qu'elle en change le sens. Le paysage est romantique<sup>4</sup>, mais l'adjectif n'a plus la même valeur. Il joue maintenant comme citation, le décor ressemble à une vignette « composée et colorée à plaisir ». Paris n'est plus seulement la métropole moralement condamnable, c'est aussi le centre d'une France moderne et industrielle. La montagne est traversée par le chemin de fer, symbole de la communication entre les peuples. Le souvenir de Rousseau marque une nostalgie, envers d'un progrès irréversible. L'Italie vaut toujours comme réserve de lyrisme et Lucie affectionne certain « vieux air italien d'une ravissante simplicité », mais d'au-delà des Alpes arrivent les prêtres fanatiques et les intrigues obscurantistes. L'abbé Fervet n'est que le masque de l'italien Moréali qui reste prisonnier dans ses lettres de la langue de la casuistique, sa langue natale. La Suisse de Rousseau représentait un ensemble de valeurs qui échappaient à la fois aux attractions parisienne et italienne. Un siècle plus tard, la Savoie de **Mademoiselle La Quintinie** est devenue pays de tourisme et Sand apporte sa contribution à la lutte des Lumières contre les ténèbres romaines et ultramontaines. L'opposition de la montagne et de la plaine, de la capitale et de la province a perdu sa pertinence. Si le parisianisme des premiers essais littéraires de Henri, l'ami d'Emile, est jugé négativement, Paris est aussi la Ville Lumière où réside M. Lermontier. La chronologie exacte du recueil de lettres ressemble aux horaires des trains qui arrivent de la capitale, assurent le courrier.

La forme épistolaire et la géographie romanesque se modifient profondément de 1761 à 1863. Elles organisent dans les deux romans de Sand un dispositif des personnages qui permet d'interroger en retour **La Nouvelle**

**Héloïse**. L'opposition des impériaux et des royalistes, puis des libéraux et des cléricaux donne un rôle central à Jacques et à Lermontier père. C'est Julie qui fournissait son titre à Rousseau. Le personnage masculin est le héros éponyme du roman de 1834. Le titre de **Mademoiselle La Quintinie** revient à la figure féminine, enjeu du combat idéologique. Si l'on considère les deux premiers textes comme fictions tragiques devant déboucher sur la mort du héros et ne pouvant accorder les valeurs et le réel, le glissement du féminin au masculin dans le titre marque le changement de sexe de la victime, le changement peut être aussi de l'imaginaire inscrit dans l'œuvre. **Mademoiselle La Quintinie** survit comme Fernande, mais sans renoncer aux valeurs. Elle évolue du passé à l'avenir et du catholicisme romain à la foi philosophique des Lermontier qui regardent vers « la lumière de 1900 ». Ces héroïnes accèdent ou non à la grandeur morale, mais Sand incarne cette grandeur dans des figures dont l'équivalent rousseauiste est à chercher du côté de Wolmar.

Rousseau est l'homme d'un seul roman, Sand la créatrice d'une suite de romans qui peuvent apparaître comme l'actualisation de divers aspects de la somme rousseauiste. **Jacques** et **Mademoiselle La Quintinie** traitent du problème du mariage comme accord de caractères dans un cas, d'opinions philosophiques et religieuses dans l'autre. Le couple Julie-Wolmar se retrouve en Fernande et Jacques, séparés par la même différence d'âge et de mentalité, mais si Jacques avec son passé, sa maîtrise de soi représente effectivement, comme l'en accuse Octave, un avatar de Wolmar, Fernande serait une Julie qui n'aurait rencontré Saint-Preux qu'après son mariage; et les amants de la fin, Fernande et Octave, caricaturent le couple Julie-Saint-Preux. L'image de l'aimant que Julie empruntait aux leçons de physique de son amant est réutilisée par Octave : « la force attractive surmonte tous les obstacles, et l'aimant va embrasser le fer dans les entrailles de la terre »<sup>5</sup>.

Jacques est un Wolmar qui tirerait à lui toute l'énergie de Saint-Preux et qui saurait passer de la velléité suicidaire à l'acte. Quant à la force de caractère de Julie, elle se trouve déplacée chez Sand sur le personnage de Sylvia.

C'est peut-être dans le rêve communautaire que **Jacques** rejoint un des thèmes constitutifs de **La Nouvelle Héloïse**. Clarens repose idéalement sur un pentagone qui aux époux adjoint Saint-Preux, Claire et Edouard, multiplie les relations d'un protagoniste à l'autre et tente d'inventer entre eux des sentiments inédits. Il y a à Clarens un début de phalanstère déssexualisé. A la fin de la seconde partie dans **Jacques** est expérimentée une collectivité similaire. La triple amitié ou la trinité romanesque

de Jacques, Sylvia et Fernande s'est transformée avec l'invitation d'Octave en quatuor. On hésite d'autant moins à user de la métaphore musicale du quatuor que, parmi les moments d'entente, comptent les exercices de musique où chacun tient la partie d'un instrument différent. Un équilibre momentané s'établit : « *Quand on est plusieurs à s'aimer comme nous faisons, toutes les idées, tous les goûts deviennent communs à tous, et il s'établit une sympathie si vive et si complète qu'une seule âme semble animer plusieurs corps* » (p. 246). Tel est le rêve — ou l'illusion — de Clarens et de Saint-Léon en Dauphiné. Il est sous-tendu par l'espoir plusieurs fois répété d'inventer des rapports neufs entre les individus. Sylvia et Jacques ont l'un pour l'autre un « *sentiment sans nom* » (p. 83), Octave, encore amoureux de Sylvia, et Fernande, encore amoureuse de Jacques, sont liés d'un « *sentiment étrange et sublime* » pour lequel la langue n'a pas de nom (p. 258), d'« *une affection à laquelle (ils) ne (cherchent) point de nom* » (p. 261). Ce qui entre de mauvaise foi dans ces affirmations n'entame pas la volonté utopique d'échapper aux sentiments conventionnels. Le personnage de Jacques et ses réquisitoires contre l'institution sociale du mariage dominant le roman. *La Nouvelle Héloïse* prétendait rétablir la dignité du mariage, mais l'utopisme psychologique de Clarens dépasse le projet explicite de l'auteur. Des désirs inavouables y circulent et l'inceste est obsédant dans Jacques.

Les premières lettres de ce roman insistent sur l'âge du héros qui semble « *vieux et froid* ». Il est en fait âgé d'une trentaine d'années. La création du personnage de Sylvia lui permet de s'épancher et nous le fait connaître. Les confessions de Jacques attirent l'attention sur le silence de Wolmar, sur son absence prétendue d'intériorité. « *Œil vivant* », organisateur et voyeur, le mari de Julie écrit peu. Il est susceptible d'interprétations diverses. En 1782, Sade, du fond de sa prison, le lit comme un autre lui-même, un athée inébranlable dans sa conviction matérialiste<sup>6</sup>. Sand, en 1834, fait de Jacques un Wolmar, rajeuni, séduisant et tragique : un Wolmar romantique. Trente ans plus tard, elle invente avec M. Lermontier, un Wolmar libéral et spiritualiste. Les fonctions romanesques du personnage rousseauiste sont divisées entre le père et le fils : à l'aîné la rigueur philosophique et à Emile, bon élève de son père, les sentiments tendres. Ce qui faisait l'ambiguïté et l'intérêt de Wolmar est désamorcé par la répartition des fonctions. Quant à Lucie, elle hérite de Julie « *une tendance au mysticisme* ». Mais là où *La Nouvelle Héloïse* imaginait une communauté de vie possible entre les effusions religieuses de Julie, le déisme de Saint-Preux et l'athéisme de Wolmar, là où

Rousseau cherchait à concilier philosophie et religion, Sand épouse la cause du libéralisme anticlérical. Lucie doit choisir entre Lermontier et Moréali. Au « *chagrin secret* » de Julie succède le heurt ouvert de deux prosélytismes, et aux allusions selon lesquelles Wolmar découvrirait, à travers la mort de Julie, que tout n'est pas matière et raison, succède la conversion de Lucie au dogme du progrès et des lumières. Le mystérieux mari de Julie est devenu tour à tour un jeune révolté romantique qui se suicide parmi les glaces et un professeur parisien qui prépare sous le Second Empire l'idéologie de la Troisième République.

Telle est la richesse de *La Nouvelle Héloïse* relue à travers deux romans de George Sand. Ils insistent en particulier sur la figure de Wolmar, la font miroiter, accusent ses zones d'ombre. Ils confortent également quelques-unes des images de Rousseau. Un certain XIX<sup>e</sup> siècle rêve avec un Jean-Jacques marginal et sensible, un autre lutte avec un Rousseau plébéien et déiste. Ce Rousseau-là se réconcilie avec Voltaire et les philosophes pour constituer le front commun des Lumières. Le spiritualisme entend dépasser leurs querelles historiques<sup>7</sup>. Le vieux Turdy voltairien peut tomber dans les bras de sa petite-fille, rousseauiste malgré l'effroi que ses mauvais maîtres lui ont donné de Rousseau. Tous ces anachronismes ne sont pas incompatibles avec une forme de fidélité au texte. La voix de Rousseau se fait entendre à la fois dans le désespoir de Jacques et dans le triomphalisme de Lermontier.

<sup>1</sup> 1834. Le texte est cité d'après l'édition de 1842, reproduite par les Editions d'Aujourd'hui, collection Les Introuvables, 1976. Citation, p. 293.

<sup>2</sup> 1863. Texte cité d'après la réédition par Slaktine, collection Ressources, 1979, avec une introduction de Simone Balayé. Références à Rousseau p. 27, 41, 116, 119, 124 et 130.

<sup>3</sup> Sur le genre épistolaire, viennent de paraître la bibliographie d'Yves Giraud (Fribourg, 1977), l'essai de Laurent Versini (Paris, PUF, 1979, collection Littératures modernes) et un article de J. von Stackelberg dans la *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte* (1977, 3).

<sup>4</sup> Voir Jacques, p. 89, 104 et 188, *Mademoiselle La Quintinie*, p. 10.

<sup>5</sup> « *Le sort pourra bien nous séparer, mais non pas nous désunir. Nous n'aurons plus que les mêmes plaisirs et les mêmes peines; et comme ces aimants dont vous me parliez, qui ont, dit-on, les mêmes mouvements en différents lieux, nous sentirons les mêmes choses aux deux extrémités du monde* » (*La Nouvelle Héloïse*, I.11). Jacques, I.92, p. 374-375. Il faudrait aussi penser aux Affinités électives de Goethe où se retrouvent tous ces thèmes.

<sup>6</sup> Voir « Sade face à Rousseau », *Europe*, oct. 1972, p. 46.

<sup>7</sup> Ce Rousseau de 1861 est proche de celui du premier centenaire, analysé dans la communication collective sur la signification de cette commémoration (*Revue d'histoire littéraire de la France*, 1979, 2.3) et dans mon article « 1878 : un centenaire ou deux ? » (*Annales historiques de la Révolution française*, 1978, 4).

## Georges Lubin répond



On sait pourquoi Aurore Dupin a pris le nom de Sand, mais ce que je ne sais pas, c'est le *pourquoi* du prénom de George. Elle ne connaissait pas à mon avis George Eliot. — Autre sujet : on a coutume de dire que *La Mare au Diable* doit beaucoup à la contemplation d'Holbein et du *Labourage nivernais* de Rosa Bonheur. Or, cette œuvre a été exposée au Salon de 1849... Mais a-t-elle connu d'autres Salons antérieurs ? Mais vous savez peut-être ce qui liait Rosa Bonheur et George Sand. J'observe beaucoup de similitudes entre elles (éducation à « la sauva-

ge », socialisme saint-simonien, mère ou père tôt disparus, amour de la campagne). — Vous savez l'erreur d'appréciation de Van Gennep sur les travaux (pourtant extrêmement méritoires) de G. Sand sur le folklore. Savez-vous si, outre Amélie Bosquet, avant 48, elle fréquente les spécialistes de l'époque ? — On prétend que Chopin l'aida à recueillir les mélodies paysannes autour des années 40. D'autres prétendent que cette réputation est surfaite. Qui croire ?

Jean Dagincourt  
Paris

On n'en finira jamais d'épiloguer sur le prénom du pseudonyme. Voici ce qu'en dit George elle-même dans *Histoire de ma vie* :

« Sand resterait intact et je prendrais un autre prénom qui ne servirait qu'à moi. Je pris vite et sans chercher celui de George qui me paraissait synonyme de Berri-chon » (*Œuvres autobiographiques*, t. II, p. 138-139). En fait, à l'origine, ce fut Georges, avec s, comme l'atteste une lettre du 21 mai 1832 à Duvernét.

On se demande souvent, on m'a demandé souvent pourquoi George serait synonyme de Berrichon. Mon explication est la suivante : tous les mots commençant par *geo* dérivent d'un mot grec qui signifie *la terre* : géographie, géométrie, Géorgiques etc. Le Berrichon à l'époque est par excellence l'homme qui cultive la terre. Comme *Sand* est aussi un mot à connotation semblable (en langue germanique) on voit que George Sand est doublement rattachée à la terre nourricière.

On peut aussi penser que ce nom, pris « vite et sans chercher » lui a été soufflé par son ancêtre George Podiebrad (voyez à ce sujet le n° 1 du Bulletin des Amis de George Sand qui vient de paraître, page 12).

Il faut de toute façon écarter George Eliot qui, née en 1820, n'existe pas en tant qu'écrivain en 1832. Ce serait plutôt dans le sens inverse qu'il conviendrait de rêver, puisque, elle aussi, elle a pris un pseudonyme.

Je ne sais qui a prétendu que *La Mare au Diable* doit beaucoup au *Labourage nivernais* de Rosa Bonheur. Ce tableau est daté de 1849, il a été commandé par la seconde République en 1848, et le catalogue récent de l'exposition Hier pour Demain (Grand Palais) au n° 222, indique « cette œuvre que l'on dit inspirée par George Sand » — ce qui est beaucoup plus plausible. *La Mare au Diable* fut écrite à la fin d'octobre 1845... Je ne saurais vous dire si la romancière et l'artiste se sont rencontrées. A ma connaissance, rien ne l'atteste. Si cela s'était produit, tout aurait dû les amener à sympathiser.

Venons-en au folklore : je suis d'accord avec vous sur l'injustice de Van Gennep à l'égard de George Sand.

Au catalogue de sa bibliothèque, on trouve l'ouvrage de Hersart de La Villemarqué, mais elle ne l'a lu qu'en 1850 (lettre à Hetzel du 12 juin 1850). Elle en parlera dans *Les Visions de la nuit dans les campagnes*, publié en 1851, en même temps que de l'ouvrage de Amélie Bosquet et d'un recueil de contes de Jules Canonge avec qui elle est en relation depuis 1842.

Quant à l'aide que Chopin a pu lui apporter pour noter des airs paysans, et notamment des bourrées, que ceux qui la nient lisent donc une lettre de G. Sand à Champfleury du 18 janvier 1854 : « J'ai vu Chopin, un des plus grands musiciens de notre époque, et Mme Pauline Viardot, la plus grande musicienne qui existe, passer des heures à transcrire quelques phrases mélodiques de nos chanteuses et de nos sonneurs de cornemuse. » *Correspondance*, t. XII, p. 264.

Cela suffira-t-il aux sceptiques ?

**Dans quels passages précis George Sand exprime-t-elle sa conviction en la bonté naturelle de l'homme et en son éventuel repentir ?**

Sylvie-Anne Dutour  
Lisieux

De mémoire je ne retrouve pas de texte exprimant aussi catégoriquement une pensée de ce genre. Lorsqu'elle n'était encore que la jeune Aurore Dupin, disciple enthousiaste de Jean-Jacques Rousseau dont elle venait de faire la découverte, elle a pu croire que l'homme naît naturellement bon, et que seule la vie en société l'a corrompu. Mais elle est vite revenue de cette utopie de l'âge d'or. En 1844, elle écrit : « *L'homme n'est ni bon ni méchant dans les conditions de l'isolement.* » (*La politique et le socialisme*, dans *Questions politiques et sociales*, p. 80). En 1852, modifiant la conclusion de *Mauprat*, elle y glisse cette phrase : « *L'homme ne naît pas méchant, il ne naît pas bon non plus, comme l'entend Jean-Jacques Rousseau.* » Son idéalisme et son optimisme innés lui inspireront toujours une confiance dans le progrès que peut et doit réaliser la race humaine : progrès moral avant tout. L'homme, faillible, peut se racheter quand il a mal agi : ici s'introduit la notion de repentir. Plusieurs de ses romans, à commencer par *Mauprat*, nous présentent des personnages qui se purifient, dont l'égoïsme devient altruïsme grâce à une éducation appropriée ou un effort de volonté.

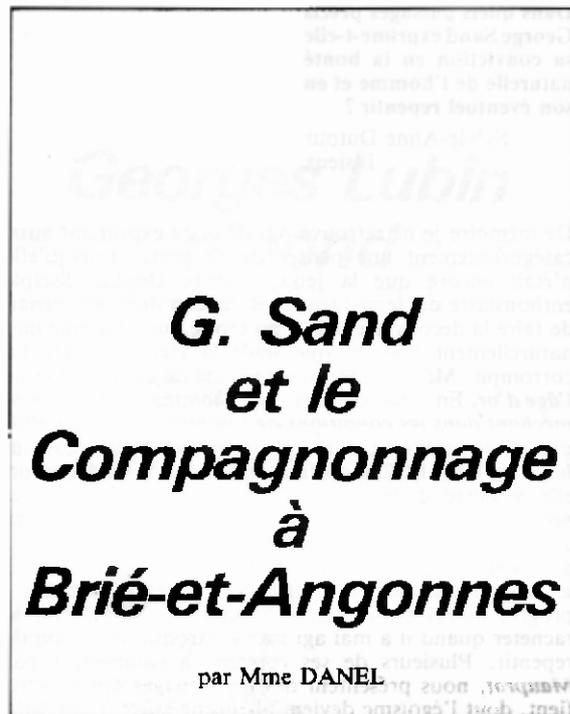
## ERRATUM

A la suite de l'article de Georges Lubin, *George Sand et « le fils de Jean-Jacques »*, paru dans *Présence de George Sand* n° 8, les trois dernières notes de la page 6 avaient été omises. Nous les publions ici, en priant Georges Lubin et nos lecteurs, nombreux à nous signaler cette erreur de montage, de nous accorder leur bienveillant pardon.

<sup>11</sup> « A propos des Charmettes », *Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1863, article recueilli sous un autre titre, « Les Charmettes », à la suite de *Laura, Voyages et impressions*, Michel Lévy frères, 1865, p. 195-262.

<sup>12</sup> J.-J. Rousseau, *Les Confessions*, Bibl. de la Pléiade, 1959, p. 1417. Cette édition, procurée par Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, fait un exposé très complet des thèses relatives au problème de l'abandon.

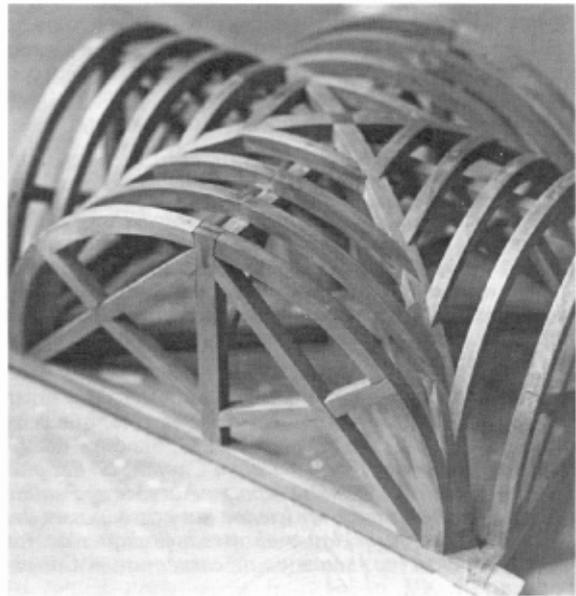
<sup>13</sup> Lettre inédite à Maurice Sand, aut. B. H. V. P., Fonds Sand, G 2083.



Brié-et-Angonnes venant d'être dotée d'une salle des sociétés très accueillante, nous nous sommes empressés de l'utiliser en pensant, d'abord, à l'avenir de nos jeunes. Nous avons tenté de leur faire passer un message, celui de l'amour du travail bien fait. L'exemple du compagnonnage nous a semblé être un des meilleurs. Une exposition à ce sujet leur a été ouverte pendant six jours, précédée d'une conférence-débat très intéressante au cours de laquelle René Bourgeois et Jean Courrier nous ont fait connaître l'intérêt que G. Sand a porté au compagnonnage. René Bourgeois a fait l'historique de ce compagnonnage qui remonte dans la nuit des temps. Le compagnon Jean-Pierre Maque a exposé ce qu'est actuellement cette formation. La soirée a passé vite pour ceux qui ont eu le privilège d'écouter les brillants orateurs mais hélas nous n'étions que 25. La chose était nouvelle au village. Depuis il y a eu des regrets d'exprimés, les échos ayant fait leur chemin.

L'exposition a surtout eu la visite d'adultes, une certaine environ, les deux tiers ignoraient que « *cela existe encore* ». Mais tous en apprécient, après information, la tenue morale, l'esprit fraternel, la conscience dans le travail, une discipline nécessaire pour la bonne marche de toutes choses et d'un commun accord, déplorent que tout cela ait trop tendance à manquer actuellement chez nos jeunes. Les adolescents ont été très rares à franchir la porte, quoique passant devant, et ne l'ignorant donc pas. Il n'y a pas eu un manque d'information, il y a eu affichage au C.E.S. proche.

Puis les deux écoles primaires du village sont venues. Les maquettes les ont beaucoup intéressées. Si le dessin était joint à une maquette, cela en doublerait l'intérêt pour tous. Il y a eu de bonnes questions posées à J.P. Maque qui a répondu à chacun avec beaucoup de bonne volonté de faire passer le message que nous désirons tellement voir se répandre. Quelques visiteurs ont été intrigués par la présence de G. Sand dans tout cela et sont repartis avec le livre « *Le Compagnon du Tour de France* » afin d'en savoir davantage. La bibliothèque du village en a maintenant un exemplaire, ainsi nous pourrons continuer à faire connaître G. Sand et le Compagnonnage. □



Maquette du Musée Guillon (Cliché PYM)

## **George Sand** **était à** **Romanèche-Thorins...**

par Claude MADRU  
adjoint au Maire

Elle avait en effet pris rendez-vous dans cette petite commune du Mâconnais ce dimanche 6 juillet 1980. Elle profitait de cette charmante journée pour rencontrer Pierre-François Guillon, « Mâconnais l'Enfant du Progrès », Benoît Racllet, « le vainqueur du ver coquin » et le cru célèbre du « Moulin à Vent ».

Était-elle venue en voiture de poste conduite par le postillon « Romanèche » et s'était-elle arrêtée dans l'un des nombreux relais du hameau de la Maison Blanche ? Non, bien sûr ! elle se serait trompée de siècle, tout bonnement.

Alors que se passait-il en ce 6 juillet 1980 ?

Romanèche-Thorins s'enorgueillit d'avoir ses célébrités plus ou moins connues sur le domaine national ce qui permet à ses habitants de les vénérer de façon modeste, discrète, mais 1980 ne pouvait passer sous silence puisque cette date représente le bicentenaire de la naissance de Benoît Racllet, héros régional, sauveur de la vigne par le procédé d'échaudage qui a détruit la pyrale dont la chenille dévorait gloutonnement les jeunes pousses et vouait les vignobles à une destinée de prairie ou terre au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

D'autre part, le Compagnonnage était à l'honneur dans le Musée Guillon fraîchement rénové, grâce à des subventions du département, du Ministère de la Culture, de la commune et réaménagé de façon plus fonctionnelle grâce au travail apporté par nos amis compagnons charpentiers.

Cette journée placée sous le signe du Compagnonnage ne pouvait passer sous silence l'action et le travail de George Sand et une délégation importante de l'Association pour l'étude et la diffusion de son œuvre venait mettre en place une excellente exposition photographique pour illustrer la présentation d'un très bon livre réédité depuis peu par cette Association « *Le Compagnon du Tour de France* ».

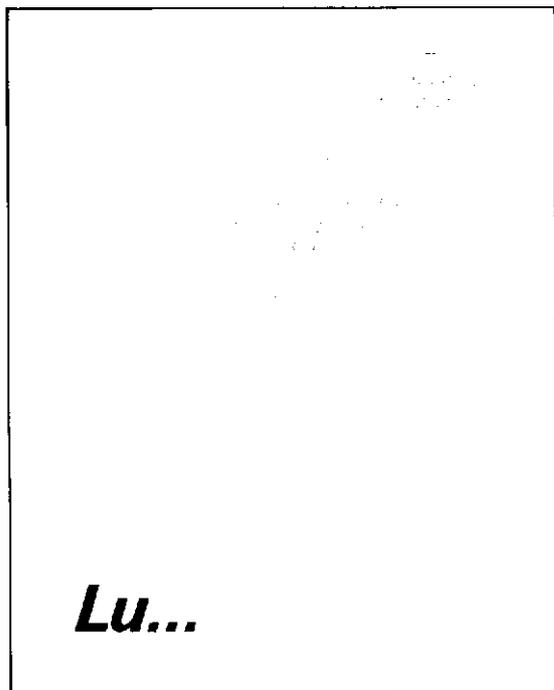
Le reportage photos montrait les compagnons charpentiers au cours de leur périlleux et délicat travail, un certain nombre de leurs chefs-d'œuvre anciens ou plus récents et toute une partie traitait du Musée Guillon avant sa rénovation.

Au cours de la présentation par Mme Combiér, Maire de Romanèche, sur les différents lieux d'exposition, M. Jean Courier, dans un exposé succinct, rappela l'attachement de George Sand au monde du compagnonnage et nous révéla tout un aspect de sa personnalité méconnu du grand public. Il sut être si convaincant que livres et revues se vendirent en assez grand nombre.

L'important cortège quitta alors « les amis de George Sand » pour continuer son pèlerinage au Musée Guillon, dans lequel les nombreux travaux des élèves de Pierre-François Guillon n'avaient pas besoin de commentaires pour susciter l'admiration de tous. L'un de nos amis, compagnon charpentier avait eu la gentillesse de nous prêter son chef-d'œuvre qui pouvait aisément soutenir la comparaison avec ceux du passé.

Ensuite au Foyer rural, le Musée des Ursulines de Mâcon en collaboration avec la Commune présentait une rétrospective de la vie dans le village au siècle dernier, au temps de Benoît Racllet : exploitation minière du manganèse totalement délaissée de nos jours, scènes viticoles représentant des techniques anciennes. Une exposition d'échaudeuses et de « cafetières » de modèles différents illustrait la technique Racllet, dans toute sa chronologie. Quelques vitrines montraient de beaux échantillons de minerais et les anciens tonneliers du village avaient installé un atelier qui permettait de suivre pas à pas les étapes de transformation de la planche au tonneau.

Une telle journée ne pouvait se terminer que le verre de « Moulin à Vent » à la main dans les caves des viticulteurs généreusement ouvertes pour la circonstance □



Cahiers Ivan Tourguéniev - Pauline Viardot -  
Maria Malibran, **Hommage à George Sand**

N° 3, octobre 1979, préparé par Georges Lubin et  
Alexandre Zviguilsky, avec la collaboration de Louis  
Miard, 191 p.

Publier un épais cahier de 191 pages autour des relations  
entre George Sand et Tourguéniev, Pauline Viardot et  
Maria Malibran relève du tour de force. Tous ceux qui  
s'occupent d'une association et ont l'ambition légitime  
de hausser son bulletin de liaison au niveau d'une revue  
littéraire le savent : il faut du temps, beaucoup de temps,  
de l'obstination, la volonté de commencer et celle de finir  
et le courage de surmonter toutes les embûches, depuis la  
conception d'ensemble jusqu'à la correction des épreuves.  
C'est alors qu'un critique, du fond de son fauteuil  
commence à faire la fine bouche, et se livre aux morbides  
délices de son « *métier de croque-mort* », selon la belle

expression de George Sand. C'est cet esprit chagrin qui  
me fait remarquer qu'en rassemblant ainsi des articles de  
toutes origines on risque le disparate ; que, par exemple  
et sans attenter à la dignité de l'université, on peut se  
demander si la « présentation » de George Sand par  
Mme Saunier-Séité, louable pour un discours d'inauguration,  
n'est pas quelque peu déplacée dans un ensemble  
consacré au « triangle Tourguéniev-Sand-Viardot » ; que  
la reprise d'articles anciens, comme ceux de M. L'Hopital  
sur *G. Sand et ses amis Viardot*, de T. Marix-Spire sur  
l'opéra comique tiré de *La Mare au Diable*, de L. Guichard  
sur Pauline Garcia et la musique dans *Consuelo*,  
masque un peu la nouveauté des autres contributions,  
même si elle nous permet de disposer d'une documentation  
d'un accès malaisé ; que la typographie, due aux  
facilités du « reprint »... Mais écouterons-nous plus  
longtemps ce « *casuiste méticuleux* » qui ne saurait, pas  
plus que Jules Janin en son temps, « *distinguer une  
négresse d'une laponne* » ? Laissons plutôt le lecteur aller  
à l'essentiel : ces *Cahiers* nous apportent une abondante  
moisson de matériel neuf, qu'il s'agisse d'inédits ou de  
commentaires originaux. Des documents — lettres des  
Viardot à G. Sand, de G. Sand à Tourguéniev, extraits  
des souvenirs de Charles Duvernet — éclairent d'un jour  
nouveau les relations entre tous ces grands artistes qui,  
dans des disciplines différentes, ont marqué leur époque.  
J.-M. Bailbé montre comment la Malibran survit dans  
l'œuvre de George Sand ; S. Vierre analyse le comportement  
de la romancière et de Pauline Viardot devant la  
chanson populaire ; H. Fuchs évoque l'amitié de Pauline  
Viardot et de Tourguéniev, et Ilija Silberstein nous donne  
« *du nouveau sur les rapports de G. Sand avec Tourgué-  
niev et la famille de Pauline Viardot* » : ainsi se ferme le  
cercle, ou selon le titre même de l'article d'A. Zviguilsky,  
le « triangle » où vont s'échanger critiques et suggestions.  
Quelques évocations plus impressionnistes ferment le  
cahier : des souvenirs sandiens dans une collection pari-  
sienne, Pauline Viardot à Nohant, les deux Aurore, le  
peintre Jules Véron.

C'est donc un numéro très riche, où chacun trouve son  
compte, de l'amateur de détails biographiques, biblio-  
graphiques ou iconographiques (grâce à des illustrations  
variées, qui vont d'une enveloppe soviétique portant  
l'effigie de G. Sand à la pieuse photographie de l'assiette  
de Tourguéniev à Nohant) au lecteur qui désire des ren-  
seignements d'une portée plus « littéraire » sur son  
auteur favori. Cette belle histoire d'amitiés croisées mé-  
ritait bien d'être retracée, et cet *Hommage à G. Sand* doit  
tout naturellement trouver sa place à côté de ses aînés □

René Bourgeois

**Dominique Desanti, *Daniel ou le visage secret d'une comtesse romantique, Marie d'Agoult***

Stock (Coll. Femmes dans leur temps), 1980. - [14], 378 p., ill.

Dans cette biographie un peu rapide, Dominique Desanti s'attache à Marie d'Agoult au moment de sa rupture avec Liszt, en 1839, de son retour à Paris et de sa transformation en Daniel Stern. Ce livre n'apporte rien de bien neuf, sinon la conviction que l'analyse définitive des textes dont on dispose reste encore à faire, et en le lisant il faut garder en mémoire ces réflexions<sup>1</sup> de celui qui reste le spécialiste de Marie d'Agoult, Jacques Vier<sup>2</sup> : « *La cause de la blonde Arabella m'avait paru un peu trop délaissée, mais même en m'y ralliant j'avais tenu à proclamer, chaque fois que j'en rencontrais les preuves, fussent-elles désagréables pour celle qui avait voulu, non sans précipitation ni témérité, jouer à la rivale, que le génie, à tout à coup, l'emportait sur la bonne volonté et même le talent* »; et plus loin dans le même article : « *laissez-moi vous assurer que si un chercheur entreprenait pour la Comtesse d'Agoult ce que Georges Lubin réalise pour George Sand, je ne serais pas sans crainte ni tremblement.* »

Dominique Desanti fait preuve de moins de prudence dans son portrait de « *la princesse* ». Elle reprend l'hypothèse de Liszt amant de Sand pendant le séjour à Nohant de l'été 1836 pour expliquer une rupture des deux femmes qui surprend après les protestations d'amitié échangées auparavant. Mais la psychologie ne suffirait-elle pas à justifier l'éloignement de deux natures si différentes à l'issue d'une fréquentation quotidienne ? Bien des choses séparaient Marie de celle qu'elle considéra toute sa vie comme un modèle et une rivale, même si l'opinion les engloba dans le même genre de chroniques scandaleuses à l'usage des bien-pensants.

Mais les rapports Marie-George ne représentent qu'une petite partie du livre qui vaut aussi par la peinture du milieu dans lequel évolua Marie d'Agoult et l'évocation de personnages tels qu'Emile de Girardin, sa femme Delphine, Sainte-Beuve, Hortense Allart, etc.

En résumé, un livre qui manque sans doute de rigueur scientifique, mais qui peut intéresser des non-spécialistes à la recherche d'une approche rapide d'un milieu littéraire au XIX<sup>e</sup> siècle.

**N.B.** - Une question : le dessin en p. 6 des hors-texte est attribué à George Sand par l'auteur qui lui reproche malignement de se représenter de face alors que Marie

d'Agoult est de dos. Si j'en crois l'album Sand de M. Lubin, ce dessin serait de Mme Edouard Odier. Mais il est vrai que Dominique Desanti considère G. Lubin comme « *le plus exalté des adorateurs posthumes de Sand à la fin du XX<sup>e</sup> siècle* »<sup>3</sup>... Alors, qui croire ? □

Mireille Parise

<sup>1</sup> Dans *Retour à George Sand* in *R.H.I.F.*, juillet-août 1976, p. 533.

<sup>2</sup> Auteur notamment de *La Comtesse d'Agoult et son temps* (6 vol.), *Marie d'Agoult, son mari, ses enfants*. Ed. du Cèdre, 1949 - *Daniel Stern. Lettres républicaines*. Ed. du Cèdre, 1951.

<sup>3</sup> *Sic.*

**Eve Ruggiéri raconte... quelques femmes remarquables**

(Radio France, éd. Mengès, 1980)

On se souvient des émissions de France Inter où Aurore Dupin est redevenue George Sand, au fil du récit qu'Eve Ruggiéri proposa « *en restant au plus près de la tradition populaire du feuilleton* ». Le but n'était évidemment pas de faire assaut d'érudition avec les sandistes les plus pointilleux, mais de tracer pour un auditoire très large un portrait vivant de George Sand. Essentiellement appuyé au départ sur la biographie de Maurois *Lélla ou la vie de George Sand*, le propos d'Eve Ruggiéri s'est enrichi et précisé, en tenant le compte le plus large et le plus intelligent des travaux de Georges Lubin, de nos propres publications de romans et de notre revue. C'était évidemment une gageure de publier le « *texte* » de ces entretiens dont le charme principal venait d'une capacité d'improvisation et de compréhension intuitive de George Sand. Tel, ce livre de 410 pages restitue cependant le souvenir de ces émissions. George Sand (p. 134 à 180) côtoie Colette, Louise Michel, Marilyn Monroe, Edith Piaf, Sarah Bernhardt. « *Peut-on trouver une devise commune à ces femmes remarquables ?* » interroge Eve Ruggiéri, qui propose celle de Sarah Bernhardt « *Quand même !* ». Laquelle, pour les sandistes impénitents, appelle en écho *Malgré tout*, titre parfait d'un roman ardennais que George Sand commença en 1869 et que publia *La Revue des deux mondes* en 1870. Nom d'une montagne réelle qu'enserme une boucle de la Meuse, *Malgré tout* est aussi une devise, que Solange adopta. Les paroles s'envolent, même en notre époque audio-visuelle. Conteuse douée d'une chaleureuse sympathie envers George Sand, Eve Ruggiéri a bien fait « *quand même* » d'en publier le témoignage écrit □

Jean COURRIER

## Vu...

### *Le Voyage de Selim*

Scénario et réalisation Régina Martial. Production FR3 Lille. Diffusé le 8 juin 1980 à 15 h sur FR3.

Une histoire d'amour racontée avec pudeur entre un jeune algérien récemment arrivé en France, Selim, et une jeune enseignante de La Châtre. Les problèmes du racisme sont abordés avec délicatesse et le film échappe aux stéréotypes. Selim cherche un emploi de bureau auquel ses études en Algérie l'ont préparé, il est instruit, bien élevé, sympathique; aucun impératif économique ne le contraignait à venir en France, il voulait seulement découvrir ce pays tant vanté. Il se trouve obligé d'accepter des emplois de manœuvre et il est rejeté vers la communauté algérienne, ce qui est l'occasion d'une peinture subtile de la vie quotidienne des immigrés, loin des clichés habituels. Puis Selim rencontre Evelyne, mais leur histoire finira mal, il n'est guère possible d'afficher dans une petite ville berrichonne une liaison de ce type, surtout si on a comme l'héroïne un père notable qui fait campagne pour les prochaines élections. Cette situation nous vaut d'ailleurs quelques répliques bien venues à propos de George Sand pour qui la réalisatrice doit avoir quelque sympathie (je garantis l'esprit seulement, n'ayant plus en mémoire les termes exacts) : le père prépare un discours avec référence ronflante à la bonne dame de Nohant, et la fille lui dit à peu près : « Tu exagères de parler de George Sand, je suis sûre que si tu l'avais rencontrée dans la rue, tu ne l'aurais même pas saluée. »

Ce film donne aussi le plaisir de voir dans ses fonctions quelqu'un que beaucoup d'entre nous connaissent : Robert Franco, guide de Nohant, et d'avoir quelques aperçus fugitifs du château. Et il y a aussi une visite de Selim chez les demoiselles Michaud qui parlent de George Sand... C'est donc l'œuvre tout entière qui est éclairée par le souvenir de George Sand, et on ne saurait imaginer meilleur parrainage pour ce plaidoyer contre l'intolérance et la petitesse d'esprit □

Mireille Parise

## Entendu

### *Les Rencontres Musicales de Nohant* (septembre 1980)

George Sand n'aurait pas dédaigné recevoir tous les jeunes qui sont venus la première semaine de septembre à Nohant. A peine plus jeunes que Liszt (qui vint à Nohant à 26 ans), ils ont encore une fois démontré que le talent n'a rien à voir avec l'âge. Et du benjamin Pascal Moragues (clarinetiste de 17 ans) à Michèle Fromenteau, vielliste, marraine berrichonne de ces rencontres, tous nous ont fait partager leur amour de la musique.

Dans l'esprit des Amis de Nohant, ces premières Rencontres Musicales devaient être une découverte sur trois plans : rencontre de jeunes musiciens entre eux, rencontre d'instruments différents et rencontre du public avec de jeunes artistes. C'était une gageure et le pari a été gagné grâce au talent d'Yves Henry qui a su faire l'unanimité autour de lui. Ce tout jeune pianiste de 21 ans possède un don pianistique inné et on a pu l'apprécier aussi bien dans la sonate n° 2 de Chopin qu'en formation de Chambre dans les trios de Beethoven et de Brahms.

Yves Henry, un nom à retenir dont on entendra bientôt parler. Déjà la Pologne l'a invité à venir jouer, avec orchestre, le concerto n° 2 de Chopin au mois d'octobre prochain ! Mais en plus de cette « personnalité » musicale, il possède des dons d'animateur, de catalyseur. Grâce à lui des formations se sont créées : sonates, quatuors, quintettes avec des musiciens qui ne se connaissent pas et des instruments aussi différents que le cor, le clavecin, la vielle à roue, le violoncelle, la harpe...

Le public berrichon connaissait déjà la vielle, instrument de folklore, mais Michèle Fromenteau a donné ses lettres de noblesse à la vielle classique avec des trios de Vivaldi (pour vielle, violoncelle et clavecin), de Chedeville et de Boismortier. Ces sonates pour vielle et clavecin avec basse continue au violoncelle ont surpris un public de connaisseurs tant par la qualité d'interprétation que l'originalité de la formation. Il faut dire que la vielle était

magnifiquement accompagnée par le clavecin de Béatrice Berstel, une jeune femme avec une personnalité comme on en connaît peu dans la musique. Elle donne à son clavecin une couleur très personnelle à tel point qu'il sonne comme un orchestre dans Couperin ou dans le Tambourin de Rameau.

Corinne Le Du est, elle aussi, connue des berrichons puisqu'elle est l'assistante du maître Pierre Jamet et passe toutes ses vacances à Gargilles depuis de nombreuses années. La harpe était à l'honneur cet été à Gargilles avec le Concours international Marie-Antoinette Cazala, et les Amis de Nohant se devaient de lui donner une place de choix dans ces rencontres musicales. Corinne Le Du, par sa gentillesse, sa spontanéité, sa maîtrise de l'instrument, a conquis aussi bien ses amis interprètes que le public.

Accompagnée d'Elda Pezza à la flûte, jeune virtuose italienne, elle nous a donné une interprétation remarquable de Gluck et de Parshalvass. Elda Pezza a été la mascotte de ces rencontres musicales. Douée d'une grande intelligence musicale, elle a su l'adapter à toutes les formations, de la sonate au quintette sans chercher à se mettre en avant (elle est flûte solo de l'orchestre de Milan).

Quant à Annick Renezé-Hemery, violoncelliste du trio Henry, sa modestie n'a d'égale que son acharnement au travail. Son trac devant un trio de Brahms à « monter » en trois jours, montre le respect qu'elle porte à la musique et son instrument, bien qu'un peu effacé par modestie, s'est particulièrement imposé dans le trio pour clarinette, piano et violoncelle de Brahms.

Un profil lisztien, mince et frêle comme Chopin, Philippe Goulut joue pourtant... du violon et s'est fait une cour de fans par son interprétation brillante du trio n° 27 de Haydn, (bien qu'ayant une légère tendance à être un peu « soliste » dans un trio de musique de chambre). La clarinette de Pascal Moragues nous a servi une sonate de Schumann qui laisse présager une très grande carrière pour ce jeune de 17 ans que l'on voudra réentendre à Nohant : un musicien à suivre absolument. Que dire d'Hervé Lenoble (hautbois) et Marc Minkowski (basson) sinon que ces « frères ennemis » de la musique s'entendaient fort bien sur scène pour interpréter Poulenc et Mendelssohn.

Enfin, il est dommage que les répétitions de l'orchestre de Paris nous aient privés de la présence permanente du violoniste Gilles Henry et du corniste Michel Garcin-Marrou. Gilles Henry est déjà très connu dans l'Indre puisqu'il a participé à trois reprises aux Impromptus

Musicaux en Berry. Avec son frère Yves et Annick Renezé-Hemery il a formé un trio qui fait déjà parler de lui. Ils ont d'ailleurs réalisé le premier enregistrement mondial du Trio Opus de 67 de Chostakovitch.

Michel Garcin-Marrou nous a fait découvrir le cor en musique de chambre avec un surprenant Trio de Brahms pour cor, piano et violoncelle, une œuvre que bien des mélomanes parisiens auraient voulu entendre.

Oui, vraiment la musique a gagné cette année à Nohant. Elle a gagné grâce à la jeunesse, au talent et à l'amitié. Espérons que les Amis de Nohant continueront dans cette voie pour que le public puisse dire parodiant Musset : « *cette musique du Cœur, qui seule au Cœur arrive et que nuls autres, après vous ne nous rendraient jamais* » □

Thierry PENOT  
Secrétaire des Amis de Nohant

## Bibliographie

par Mireille PARISE

### *Romantisme, Nos 28/29, Mille huit cent trente.*

*Un numéro copieux (320 pages) et passionnant, organisé autour de trois pôles (Quelle révolution ? - Lendemain de Juillet - Une nouvelle histoire) et associant dans un dialogue éclairant les contributions historiques et littéraires. L'œuvre de George Sand toutefois n'est guère évoquée que dans l'article de Jacques Viard Leroux « ouvrier typographe », Carbonaro et fondateur du Globe. (Romantisme, Editions CDU-SEDES, 88, boulevard St-Germain, 75005 Paris).*

*Voyage dans le cristal*, par George Sand. U.G.E., 1980, 316 p., 24 cm.

*Il s'agit bien sûr de « Laura ou le voyage dans le cristal », mais pourquoi cette liberté avec le titre ?*

*Mémoires du Comte Horace de Viel-Castel (1851-1864)*, par Horace de Viel-Castel. Prés. par J. Jossierand, 2 vol., éd. Guy Le Prat.

*Le comte a beaucoup de bêtes noires, la « populace » et surtout les écrivains et journalistes suspects de républicanisme. Haine contre Hugo, Lamartine, Michelet, Ledru-Rollin, Vigny lui-même, Mérimée et évidemment Mme Sand. Certes, « elle écrit mieux que personne, mais elle se consacre à la glorification des voleurs et des vicieux; elle adore les maçons et les menuisiers ».*

*Eve Ruggieri raconte... quelques femmes remarquables*, par Eve Ruggieri, Mengès/France Inter, 1980, 414 p.

*Dont bien sûr George Sand...*

*Ils voyageaient la France : vie et traditions des Compagnons du Tour de France au XIX<sup>e</sup> siècle*, par Barret/Gurgand; préf. par R. Lecotté, Hachette litt., 1980, 467 p., 23 cm.

*Le Coutelier*, par J.-F. Hirsch; préf. par Jean Anglade, Berger-Levrault, 1980, 149 p., ill. (Coll. Métiers d'hier et d'aujourd'hui).

*Le rapprochement avec les notes de Jean Courier pour la Ville noire est intéressant.*

*Daniel ou le visage secret d'une comtesse romantique, Marie d'Agoult* par Dominique Desanti. Stock (coll. Femmes dans leur temps), 1980 [14], 378 p., ill.

*Hommage à George Sand*. N° 3 des Cahiers de l'Association des Amis de Ivan Tourguéniev, Pauline Viardot et Maria Malibran, oct. 79.

*Les Amis de George Sand, bulletin n° 1 de 1980.*

*Nouvelle série sous la responsabilité de Bernadette Chovelon, avec des articles d'Aline Alquier, Christian Abbadie, B. Chovelon, Jean-Pierre Lacassagne et Georges Lubin.*

*Friends of George Sand : newsletter, vol. III, n° 1* (Hofstra University, Hempstead, N. Y. 11550).

*Intéressant numéro avec des articles en français et d'autres en anglais, en particulier sur George Sand et la musique (G. S. and Franz Liszt, de N. Lee Orr, G. S. and Opera, de E. Standring, Chopin and G. S. in Mallorca, de C. Grunfeld, Reuniting of G. S. and Chopin in Warsaw, de W. Nowakowska, La Musique salutaire, de M.J. Hoog...).*

Dans *Recherches sur l'imaginaire dans la littérature contemporaine de 1850 à nos jours* (Cahiers VI des Séminaires de maîtrise et DEA de l'Université d'Angers, UER des Lettres et Sciences humaines d'Angers). *Les légendes rustiques, de George Sand. Etude sur un imaginaire paysan dans la région du Berry au XIX<sup>e</sup> siècle*, par Françoise Pautrel-Blot. (Envoi contre 6 F en timbres. Georges Cesbron, Secrétariat de Français, Faculté des Lettres et Sciences humaines, 2, rue Lakanal, 49000 Angers).

Dans le *Quaderno filosofico n° 3, 1979*, de l'Università degli Studi di Lecce (Facoltà di Magistero) : *l'Egalité dans l'amour (de l'enfant, du pauvre et de la femme) chez Pierre Leroux et George Sand*, par Jacques Viard, pages 213 à 237.

*Où il n'est pas question que de Sand et Leroux, mais de tous les précurseurs du socialisme, et des interférences entre mouvement ouvrier et mouvement féministe.*

Françine Malet nous signale les traductions de son *George Sand* :

- en allemand, par Gisela Spies : *Die Mäuse des Republik. Deutsche Verlag Anstalt, Stuttgart*;
- en italien, par Rosa Gialetti : *George Sand*. Ed. Riuniti, Rome.

## Informations

par Jean COURRIER

Annarosa Poli, l'éminente sandiste dont les lecteurs de notre revue apprécient la collaboration, a été élevée au grade d'Officier des Palmes académiques par le Gouvernement français, au cours d'une cérémonie sur les rives du lac de Garde. Tous ses amis sandiens se réjouiront de cette distinction méritée.

Une brochure *George Sand et le Berry* a été réalisée par le Foyer socio-éducatif du lycée Guillaume Apollinaire de Thiais (94). Ce Catalogue a été édité à l'occasion d'une « *quinzaine littéraire et régionaliste* » du 28 avril au 14 mai 1980, en collaboration avec le théâtre Paul-Eluard de Choisy, et le Comité d'Entreprise d'Air France / Orly-Nord. Nous avons demandé à Mme Dussert, Provisoire de l'établissement, de complimenter ses élèves pour cette chaleureuse réalisation collective.

Jacqueline Servais nous annonce un Congrès international *George Sand : sa vie, ses œuvres, son cercle, son influence*, à San Diego State University, du 11 au 13 février 1981. Les communications devront parvenir au plus tard le 1<sup>er</sup> décembre 1980. Elles se limiteront à 20 minutes, et pourront être en français ou en anglais,

accompagnées d'un bref résumé d'une page. Les communications seront adressées à Janis Glasgow, professeur de français, membre de notre association (Department of French and Italian Languages and Literatures, San Diego State University, San Diego California, 92182, U.S.A.).

Michel Gheude, animateur de Micro-Climat, radio urbaine (103.6 FM) nous a demandé le service de notre revue, et la liste des romans publiés sous notre direction, pour diffusion dans le cadre de ses émissions littéraires.

Par lettre du 22 avril 1980, M. Pierre Vandevoorde, Président du Centre National des Lettres, informe Jean-Hervé Donnard de l'octroi d'une subvention de 6.000 F au titre de l'année 1980. Au nom de l'Association, notre Président a exprimé sa « *sincère gratitude* » et souligné que « *ce soutien accru du Centre National des Lettres donnera un nouvel essor à notre revue et contribuera au rayonnement de l'Association* ». C'est Mme Marie-Joseph Delteil qui traitera désormais au CNL des questions relatives à l'aide à l'animation et aux associations littéraires.

La librairie Diffusion Université Culture (45, rue Rémy-Dumoncel, 75014 Paris) diffuse notre revue, par un dépôt régulier et par l'insertion de notre titre dans le catalogue des Amitiés Littéraires. La 3<sup>e</sup> semaine des Associations consacrées à un auteur se déroulera en décembre prochain. Ces associations ont fait l'objet d'une page spéciale dans « *Le Monde des livres* », où notre revue figurait avec l'appréciation « *mérite le détour* ».

C'est finalement du 21 au 24 mai 1981 que se dérouleront à Echirrolles les manifestations organisées autour du thème **George Sand et la musique**. Concert, danses folkloriques, colloque se succéderont, préparés par des activités scolaires et musicales. Le n° 12 de la revue publiera les Actes de ce Colloque dont l'importance nous amènera à repartir.

Nos adhérents journalistes font de leur mieux pour contribuer à l'essor de notre Association. Andrée Appercelle s'est entretenue avec J. Courrier de **George Sand et Rousseau** sur FR3 Rhône-Alpes, Gilbert Dalet, l'érudite stendhalien, a consacré une page complète à un entretien avec Jean-Hervé Donnard, et J. Courrier

(*Les Affiches de Grenoble et du Dauphiné*, 14 juin 1980), Hubert Juin a rendu compte dans *Le Magazine littéraire*, n° 162, spécial Giono) du n° 7 de la revue, Béatrice Didier a parlé du **Compagnon du Tour de France**, édité par René Bourgeois dans *Le Monde* du 14 juin 1980.

Du 30 octobre au 14 décembre, la Société des Amis d'Honoré de Balzac présente, à la Maison de Balzac (47, rue Raynouard, 75016 Paris), une exposition **Balzac et le Berry**, dont une grande partie sera consacrée à George Sand. Commenté et rédigé par Thierry Bodin, le catalogue publiera le texte intégral de la notice écrite en 1853 par George Sand sur **Honoré de Balzac**. Dans le cadre de cette exposition, Thierry Bodin prononcera une conférence sur **Balzac et George Sand** à la Maison de Balzac, le jeudi 20 novembre. Pour tout renseignement, s'adresser à la Société des Amis d'Honoré de Balzac, 45, rue de l'Abbé-Grégoire, 75006 Paris.

L'Université d'Etat d'Angers (Centre de Recherches en Littérature et Linguistique de l'Anjou et des Bocages) prévoit d'organiser pour le printemps 1981

(samedi 23 mai) un colloque sur « Julien Gracq : visages d'une œuvre » (roman, théâtre, critique, autobiographie).

Pour tous renseignements et propositions de communications, s'adresser à M. Georges Casbron, Haute Perche Ste-Méline/Aubance, 49320 Brissac Quince.

Hofstra University et The Friends of George Sand organisent à l'Université de Tours, une semaine de travail du 5 au 13 juin 1980. Les thèmes suggérés sont variés et vastes : les œuvres autobiographiques, le théâtre, les **Lettres à Marcie**, les **Bulletins de la République** et autres écrits politiques, les traductions, l'influence littéraire. Des visites auront lieu à Nohant, sous l'autorité de M. Georges Lubin, à Gargilesse sous la conduite de Mme Christiane Sand, et à Saché sous la direction de Mme Rabot-Pinson. En « option » (*sic*), pourront être mises sur pied des excursions à Majorque, Venise, les Châteaux de la Loire, l'Abbaye de Solesmes... Tout renseignement à UCCIS Hofstra University Hempstead, NY 11550 (U.S.A.).

Terminons par d'excellentes nouvelles de la **Correspondance**. Georges Lubin a reçu en août les épreuves

du Tome XV, ce qui laisse envisager une publication avant la fin de l'année. Il pense procéder à la livraison du Tome XVI à l'imprimeur au mois de décembre 1980.

## Courrier des lecteurs

### GEORGE SAND A NIMES.

J'ai lu dans le n° 7 de *Présence de George Sand* l'analyse critique que la lecture de mon livre *A Nîmes, sur les pas de George Sand* vous a inspirée.

Je vous en remercie.

Vous me permettrez bien cependant, à mon tour, de vous faire, en toute amitié, quelques reproches.

Je n'ai pas conclu « en évidence » que Jules Boucoiran avait été l'amant de G. Sand. J'ai seulement émis l'opinion (qui vaut ce qu'elle vaut, comme toute opinion) qu'il y avait eu entre eux (et seulement au début de leurs relations) une aventure intime, des plus passagères.

Mon argumentation (et non point mon « acte d'accusation ») ne reposant pas uniquement, comme vous l'affirmez, sur la lettre du 3 décembre 1830, il eût été bon, me semble-t-il, de discuter aussi, puisque tel était votre propos, les autres nombreuses présomptions que j'ai relevées pour permettre à chaque lecteur de juger selon sa propre et intime conviction.

Je serais heureux que votre revue fit état de cette mise au point, afin que les adhérents de votre Association ne soient pas induits en erreur par un commentaire partiel.

(R. Cambedouzou,  
Nîmes, 20.3.1980.)

### COMPAGNONNAGE ET CORRESPONDANCE.

J'ai beaucoup apprécié la qualité du n° 7 de *Présence de G. Sand* et j'adresse mes vives félicitations à ses artisans. J'aime aussi beaucoup la *Correspondance* éditée par Georges Lubin. Mais quand j'ai voulu acquérir les divers volumes, on m'a dit que le Tome I était épuisé. Je regrette beaucoup d'avoir une collection incomplète, d'autant plus que ce tome I devait être d'un très grand intérêt.

(Mme Baron,  
38 - Pommiers-la-Placette, 4.4.80.)

### GEORGES LUBIN RÉPOND.

Grand merci à M. Lubin de sa réponse sur *Les nuits folles* (n° 7). Je suis bien de son avis, ce n'était ni le style de G. Sand, ni celui de Musset, mais les hommes aiment salir ceux qui, hélas, ne sont plus. Le Compagnonnage m'a fort intéressée et remis en mémoire ce que j'avais un peu oublié. Ce n° 7 est très agréable à étudier.

(Mme Y. Vuadens,  
Grenoble, 10.4.80.)

### LA VILLE NOIRE.

Parmi les trois ouvrages que vous avez eu le mérite d'éditer, *Jeanne, Le Compagnon du Tour de France* et *La Ville noire*, j'ai réussi à obtenir, grâce à mon libraire, les deux premiers, mais le troisième *La Ville noire*, qui doit être tout aussi intéressant, est manquant, et aucun libraire n'arrive à l'obtenir, ce qui est étonnant, car la publication est récente.

(Mme Guillemin,  
83 - Draguignan, 10.5.80.)

### EVE RUGGIERI.

A la suite de l'émission quotidienne de France-Inter consacrée à George Sand, j'ai obtenu l'adresse de votre

Association et la référence de votre revue dans la documentation qu'Eve Ruggieri m'a fait parvenir sur ma requête.

(Mme Puech,  
94 - Joinville, 20.5.80.)

### RÉSIDENCE GEORGE SAND A TAMARIS.

Habitant la résidence construite dans le parc où passa George Sand à Tamaris, j'ai été particulièrement intéressée par la revue *Présence de G. Sand*. J'essaierai d'en parler autour de moi durant mes vacances là-bas.

(Mme Puech,  
94 - Joinville, 1.6.80.)

### L'ARTICLE D'HUBERT JUIN.

Je viens de lire dans *Le Magazine littéraire* n° 162 consacré à Giono, un article de H. Juin annonçant la parution du n° de *Présence de G. Sand* consacré à « G. Sand et le Compagnonnage ». Cette revue m'intéresse vivement car je suis en train de publier, en Allemagne, un fascicule scolaire sur G. Sand, présentant notre auteur à travers ses propres textes.

(Mme R. Faur,  
Wuppertal, RFA, 6.6.80.)

J'apprends par la lecture du *Magazine littéraire* l'existence de la revue *Présence de G. Sand*.

(Pierre Grand,  
75017 Paris, 7.6.80.)

### " L'IMAGE DE LA FRANCE ".

Elle fut l'image même de la France à travers son œuvre immense et sa personnalité hors du commun. J'ai découvert pour la première fois G. Sand à l'âge de 13-14 ans en lisant ses romans champêtres qui n'ont cessé d'être réédités. Mais pourquoi

le reste de son œuvre si prodigieuse est-il resté plongé dans un oubli immérité depuis plus d'un demi-siècle ?

(Guillemin, étudiant,  
83 - Draguignan, 7.6.80.)

#### JEANNE ET LA VILLE NOIRE.

Ces livres sont bien documentés et bien présentés et ainsi agréables à lire. Aussi souhaiterais-je me procurer d'autres titres dans cette série s'ils sont publiés.

(Martine Eenschooten,  
92 - Courbevoie, 19.6.80.)

#### NOHANT.

Je me permets de vous dire toute mon admiration pour les sentiments concernant votre revue *Présence de G. Sand*. Je suis allée à Nohant six ou sept fois, y compris du temps où sa petite fille y résidait. On y trouvait tout ce que George Sand avait vu ou fait; c'est ce qui m'a permis de me faire dédicacer une photo de la place qui est, pour moi, plus qu'un souvenir.

(R. Aumaître,  
03 - Yzeure, 19.6.80.)

#### CHATEAUMEILLANT (18).

Dans la rubrique des réadhésions, on me situe à Châtellerault. Je sais que c'est l'année du Patrimoine et j'aime toutes les communes de France, mais habitant la Vallée noire, ayant une maison construite dans la tradition et à la même époque que Nohant, avec un joli salon Louis XVI, plus petit mais aux mêmes caractéristiques, mêmes cheminées, même carreaux de faïence au-dessus du « potager » et d'un bleu inimitable, j'ai, il me semble le droit de réclamer, surtout en tant que Castelmeillantaise, née à Champillet dans l'Indre. Petite

erreur certes, mais étant très attachée à mon Berry, il était de mon devoir de la signaler.

(Mme Augendre-Paillet,  
18 - Châteaumeillant, 22.6.80.)

#### PRÉSENCE DE GEORGE SAND.

Ayant reçu les n° 7 et 8, j'ai trouvé votre revue remarquablement faite et du plus haut intérêt. Je vais faire de mon mieux pour vous trouver de nouvelles adhésions, car je pense qu'elle mérite d'être connue, non seulement pour mieux situer l'importance de l'œuvre de George Sand, mais aussi pour sa qualité intrinsèque.

(P. Humbert-Droz,  
75008 Paris, 24.6.80.)

#### L'ARTICLE DE MICHÈLE BESNARD-COURSODON.

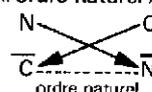
Je viens de recevoir le n° 8 de *Présence de G. Sand*, et j'ai déjà eu grand plaisir à le feuilleter. Mais j'ai été bien ennuyée de trouver dans mon article (« *Particularités structurales de deux discours utopiques...* ») un certain nombre de coquilles et d'erreurs typographiques diverses qui en compromettent l'intelligence, et au sujet desquelles, j'aimerais que vous publiez une note rectificative dans votre prochain numéro, si cela est possible.

- Page 20, colonne 1, ligne 3 du 2<sup>e</sup> paragraphe, lire : Saint-Preux-Julie, Sept-Epées-Tonine; ligne 7, lire : un hasard.

- Page 20, colonne 2, dernière ligne, lire : en l'occultant (et non : en l'exaltant).

- Page 21, schéma du carré sémiotique : rétablir la barre de négation au-dessus du C et du N inférieurs (C, N) (il s'agit, comme le texte l'indique, de non-culture et de non-nature) et supprimer, dans ce même carré le mot « *Elysée* ».

- Page 23, même chose, rétablir les barres de négation C, N, et tracer l'axe de l'« ordre naturel », soit :



- Page 24, colonne 2, ligne 17, lire : pôles (et non rôles).

- Page 26, supprimer entièrement l'avant-dernier paragraphe; dernier paragraphe, avant-dernière ligne, lire : idéal (au lieu de idéal).

(Michèle Besnard-Coursodon,  
Columbus, Ohio, U.S.A., 28.6.80.)

#### HISTOIRE DU VÉRITABLE GRIBOUILLE.

Je reçois toujours avec la même joie profonde votre revue *Présence de G. Sand*, si originale et si vraie de la vie passée et présente de l'œuvre de G. Sand. Cette lecture m'a plongé dans des recherches, et j'ai retrouvé un livre (ancien prix quand j'étais élève!) sur une œuvre pour l'enfance de G. Sand. *L'Histoire du véritable Gribouille* avec des illustrations imprimées, des vignettes de Maurice Sand. Cette histoire est dédiée à Mlle Valentine Fleury, en date du 26 juillet 1850 (Tiens! 130 ans aujourd'hui même!).

(R. Aumaître,  
03 - Yzeure, 26.7.80.)

#### G. SAND ET LE MYTHE DE DON JUAN.

La lecture de votre revue m'a stimulée et conduite à faire la synthèse de quelques recherches jusqu'alors dispersées sur *G. Sand et le mythe de Don Juan*. J'ai à présent la matière d'un article, fondé sur *Lélia* et *le Château des Désertes*.

(Françoise Genevray,  
38 - Seyssinet, 5.9.80.)

**LE SOMMAIRE  
DES NUMÉROS PRÉCÉDENTS.**

Il serait souhaitable d'éditer un dépliant très simple rappelant le titre et le sommaire de chaque numéro; les gens aiment voir le détail des auteurs, comme on lit une table.

(Roger Bellet,  
Saint-Etienne, 15.7.80.)

**NOTRE REVUE  
DANS LES BIBLIOTHÈQUES.**

A la Bibliothèque municipale de Bourges, hier, j'ai eu l'occasion de feuilleter, avec le plus vif intérêt, le bulletin n° 7 « *G. Sand et le Compagnonnage* ». Or, je m'intéresse de très près au Compagnonnage — et aussi à Jules Vallès, à qui est consacré un des articles de ce bulletin.

(Jean Mellot,  
18 - Léré, 29.9.80.)

**La vie  
de  
l'Association**

NOUVELLES ADHÉSIONS : 49

Bilan au 30 septembre :

Liste parue dans <i>Présence</i> n° 6 .....	20
Nouvelles adhésions (liste du n° 8) .....	74
Réadhésions (liste du n° 8) .....	153
Nouvelles adhésions .....	53
Réadhésions .....	14

314

## Présence de George Sand N° 1

Janvier 1978

L'éditorial de Jean-Hervé Donnard situe les objectifs de l'Association :

- stimuler la recherche. Diffuser largement l'œuvre de George Sand;
- favoriser l'édition des œuvres. A sommaire : Plaidoyer pour une œuvre méconnue, *Jeanne* (Simone Vierge) — Les métamorphoses d'un conte (Mireille Parise) — Une étude de *La petite Fadette* (Jean Pons) — Le Manifeste pour la Correspondance et les rubriques, Revue des revues — Travaux et recherches — Informations — Compte rendu de réunions.

## Présence de George Sand N° 2

Avril 1978

Georges Lubin, le maître des études sandiennes, signe l'éditorial de ce numéro où l'on trouvera les discussions du Colloque d'Echirolles, des articles de Séverine Beaumier (G. Sand et le pasteur drômois), de René Bourgeois (Un Colloque Sand aux Etats-Unis), l'Histoire d'un manifeste, la Quinzaine George Sand d'Echirolles, le Courrier des lecteurs et les Informations.

## Présence de George Sand N° 3

Juin 1978

Pierre Gamarra et Charles Dobzynski, de la revue Europe, inaugurent le n° 3, qui publie la suite des discussions du colloque. Au sommaire : *Le Secrétaire intime*, par Paul Le Golf. Une autre George Sand, par René Bourgeois. Quelques idées de George Sand sur l'éducation, par Bernadette Chovelon. Parcours sandiens, par René Bourgeois. La Quinzaine Sand, vue par Jean-Pierre Lacassagne, Christiane Smeets-Dudevand-Sand et Alain Arvin-Bérod. En outre, débute la rubrique « Georges Lubin répond » (le pseudonyme Sand, Les rapports Sand-Stendhal, George Sand à Nîmes).

## Présence de George Sand N° 4

Novembre 1978

*La Correspondance*

- Editorial : Ce tome XIII tant attendu (Jean-Hervé Donnard).
- Pourquoi et comment publie-t-on une Correspondance (Georges Lubin).
- George Sand aux champs (Christiane Smeets-Dudevand-Sand).
- *Correspondance* : un point de vue suédois (Gunnar von Proschwitz).
- Les tribulations d'un chercheur leroussien (Jean-Pierre Lacassagne).
- Premiers pas d'une longue marche (Michel Gilot).
- Dix années dans la vie d'une femme (René Bourgeois).
- George Sand et la Commune (Annarosa Poli).
- En complément à *La Daniella* (Annarosa Poli).
- Deux géants du XIX<sup>e</sup> siècle : Sand et Michelet (Mireille Simon).
- Discussions du Colloque d'Echirolles.
- George Sand et le Compagnonnage (Jean-Pierre Maque).
- Georges Lubin répond (Sand et la famille Barral - G. Sand à Nîmes - G. Sand et Hoffman), et les rubriques (Notes de lecture, Informations, Recherches et travaux, Libres opinions, Courrier des Lecteurs, Vie de l'Association).

## Présence de George Sand N° 5

Mars 1979

*Autour de Jeanne et la Ville noire*

- De l'utopie à la réalité (Jean-Hervé Donnard).
- La *Ville noire*, présentation et notes de Jean Courier (Georges Lubin).
- *Jeanne*, édition critique originale de Simone Vierne (Georges Lubin).
- Ombre et Lumière : l'imagination de George Sand dans la *Ville noire* (René Bourgeois).
- La *Ville noire*, roman local ou roman localisé : remarques sur la langue de George Sand (Jean-Claude Potte).
- La parole est aux thiernois.
- Le rapport Villermé et la condition ouvrière au XIX<sup>e</sup> siècle (Noël Terrot).
- George Sand et le mythe de l'âge d'or (Jean-Claude Bertiaux).
- Une coédition réussie... peut-être ? (Cl. Jeannin et P. Hardouin).
- Les fresques de l'église de Nohant-Vicq classées et restaurées par Mérimée (Jean Mallion).
- Ouvrages de George Sand (Mireille Parise).
- Georges Lubin répond.
- Lu... (R. Bourgeois). Vu... (Jo Vareille). Entendu... (Simone Vierne).

## Présence de George Sand n° 6

Novembre 1979

*George Sand à l'Université*

- George Sand et les Universités (Georges Lubin).
- Une vivante tradition sandienne à l'Université de Grenoble (René Bourgeois et Jean Mallion).
- L'enquête George Sand à l'Université.
- Les *Lettres d'un voyageur* (Marie-Françoise Luna).
- La folie, la fête et le feu : une lecture du *Meunier d'Angibault* (Huguette Burine-Juge).
- George Sand, réalisme et fantastique (Gérald Schaeffer).
- George Sand à Vérone (Annarosa Poli).
- George Sand à la recherche d'elle-même (Mireille Bossis).
- L'éducation des filles d'après George Sand (Bernadette Chovelon).
- Classes sociales et révolutions (Jean Courier).
- La fête champêtre chez George Sand (Sylvie Beurrier).
- Alain, lecteur de *Consuelo* (Aline Cousteix).
- George Sand et le « dernier des métiers » (Jo Vareille).
- Georges Lubin répond... Exposition Sand aux États-Unis. Les auteurs parlent de leurs livres... Sand et la revue des deux mondes (Pierre Poisot).

## Présence de George Sand N° 7

Mars 1980

*George Sand et le Compagnonnage*

- Compagnons d'hier et d'aujourd'hui (Jean-Hervé Donnard).
- Le Compagnon du Tour de France (Georges Lubin).
- Autour du Compagnon (Bernadette Chovelon).
- Le reste est littérature (René Bourgeois).
- *Horace*, suite du *Compagnon ?* (Nicole Courier).
- Jacques le Vellave, Jules Vallès et le Compagnonnage (Roger Bellet).
- Balzac et les Dévorants (René Bourgeois).
- La main et l'esprit, une heure avec Ferdinand Béal (René Bourgeois).
- Le Musée du Compagnonnage de Romanèche (Mme Combier).
- Article Compagnonnage. Larousse du XIX<sup>e</sup> siècle et les rubriques de Jo Vareille. Mireille Parise, Jean Courier et Pierre Poisot.

## A PARAÎTRE :

N° 10 (Mars 1981)

*Mélanges sandiens*

N° 11 (Mai 1981)

*George Sand, journaliste (Fanchette)*

N° 12 (Novembre 1981)

*George Sand et la musique*

N° 13 (Mars 1982)

*George Sand et Balzac*

Copyright 1980 © Présence de George Sand